

## AVIS IMPORTANT

### ÉDITION HEBDOMADAIRE DU JOURNAL DES DEMOISELLES

Pour répondre aux désirs manifestés par un certain nombre de nos abonnées, trouvant que le *Journal des Demoiselles* — paraissant *une fois par mois* — ne leur donnait pas assez de costumes de modes, nous avons d'abord créé une *édition bi-mensuelle*, offrant en plus, à ses abonnées, 30 gravures de modes et un texte explicatif, **édition bleue**.

D'autres abonnées, plus soucieuses d'avoir un grand nombre de patrons, nous en réclamaient sans cesse. — Nous avons créé pour elles une *seconde édition bi-mensuelle* de patrons, donnant le 16 de chaque mois une feuille imprimée recto et verso, **édition violette**.

Une autre classe d'abonnées nous demandait d'avoir réunies ces deux éditions c'est-à-dire d'avoir les patrons et les gravures des deux éditions bi-mensuelles. C'est pour les satisfaire que nous avons créé la troisième édition bi-mensuelle, qui, avec les gravures, et les patrons des deux autres, donne en plus, chaque mois, un ou deux patrons à découper, **édition verte**.

Avec ces trois éditions bi-mensuelles, nous n'avons pas encore satisfait toutes les exigences; un grand nombre de personnes nous écrivent pour nous exprimer le plaisir qu'elles auraient à recevoir leur journal, non-seulement deux fois par mois, mais toutes les semaines.

Nous avons donc résolu de créer, à partir de janvier 1869, une édition hebdomadaire du *Journal des Demoiselles*, donnant :

**Le premier samedi** du mois, le *Journal des Demoiselles* tel que le reçoivent les abonnées à l'édition de 10 fr. (édition chamois).

**Le deuxième samedi** du mois, une gravure de modes et une double feuille de patrons, de très-grande dimension — le patron de l'édition violette, — un texte explicatif de ces deux annexes et une chronique, le tout enveloppé d'une couverture orange.

**Le troisième samedi**, une gravure de modes, une très-grande feuille contenant un ou plusieurs patrons à découper, c'est-à-dire à pièces indépendantes; — le patron à découper de l'édition verte, — souvent ces patrons seront pour plusieurs tailles.

Le tout accompagné d'un texte explicatif et d'une couverture orange, comme le deuxième samedi.

**Le quatrième samedi**, une gravure de modes et une planche jaune couverte, recto et verso, de travaux d'actualité et de fantaisie. apportant dans

x-rite

colorchecker CLASSIC

mm



# JOURNAL DES DEMOISELLES

I, BOULEVARD DES ITALIENS, I

ÉDITION CHAMOIS PARRAISANT LE 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 F. — DÉPARTEMENTS, 12 F.

## TROIS ÉDITIONS BI-MENSUELLES

PARRAISANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

ÉDITION VIOLETTE avec un grand Patron imprimé au recto et au verso.	Paris.. . . . .	15 fr.
	Départements.. . . . .	18 fr.
ÉDITION BLEUE avec 30 Gravures. Total : 48 par an et 8 pages de Modés par mois.	Paris. . . . .	16 fr.
	Départements.. . . . .	18 fr.
ÉDITION VERTE avec les Patrons et les suppléments de Modes des deux autres Éditions, et douze Patrons à découper en plus.	Paris.. . . . .	20 fr.
	Départements.. . . . .	24 fr.

Les Abonnements partent du 1<sup>er</sup> Janvier et se font pour l'année entière.

## ÉDITION HEBDOMADAIRE

Couverture orange

PARIS : Un an, 28 fr. ; Trois mois, 7 fr. 50 | DÉPARTEMENTS : Un an, 32 fr. ; Trois mois, 8 fr. 50

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.	ÉDITION ORDINAIRE.	3 édit. bi-mens <sup>lles</sup>		Édit. hebdomadaire	
		VIOLETTE et bleue.	VERTE	3 MOIS	UN AN
Belgique, Italie, Suisse, Luxembourg. . . . .	14	21	26	9	36
Angleterre, Égypte, Espagne. . . . .	15	22	28	10	40
États du Pape, Portugal, Bavière, Saxe, Prusse, Autriche, Allemagne, Hollande. . . . .	16	23	30	11	42
Turquie, Tunis, Tripoli et Maroc. . . . .	17	24	32	12	48
Colonies françaises et étrangères, Russie, Grèce. . . . .	18	28	34	13	50
Moldo-Valachie, Corfou, Zante, Suède, toute la voie d'Autriche. . . . .	19	29	35	14	54
Brésil. . . . .	20	30	38	15	56
Nouvelle-Zélande, Chili, Pérou, toute voie de Panama, Indes françaises. . . . .	22	33	42	16	60

## ON S'ABONNE

EN ENVOYANT UN MANDAT DE POSTE A L'ORDRE DU DIRECTEUR DU JOURNAL  
I, Boulevard des Italiens, I

POUR LA PRUSSE ET POUR LA RUSSIE

on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des Postes de Cologne et de Sarrebruck.

POUR LA BELGIQUE ET LA HOLLANDE

Chez M. DESTERBECQ, rue du Casino, 9, à Bruxelles.

PRIX DU NUMÉRO : 1 FRANC 50 CENTIMES



## AVIS IMPORTANT

### ÉDITION HEBDOMADAIRE DU JOURNAL DES DEMOISELLES

Pour répondre aux désirs manifestés par un certain nombre de nos abonnées, trouvant que le *Journal des Demoiselles* — paraissant *une fois par mois* — ne leur donnait pas assez de costumes de modes, nous avons d'abord créé une *édition bi-mensuelle*, offrant en plus, à ses abonnées, 30 *gravures de modes et un texte explicatif, édition bleue*.

D'autres abonnées, plus soucieuses d'avoir un grand nombre de patrons, nous en réclamaient sans cesse. — Nous avons créé pour elles *une seconde édition bi-mensuelle* de patrons, donnant le 16 de chaque mois une feuille imprimée recto et verso, *édition violette*.

Une autre classe d'abonnées nous demandait d'avoir réunies ces deux éditions c'est-à-dire d'avoir les patrons et les gravures des deux éditions bi-mensuelles. C'est pour les satisfaire que nous avons créé la troisième édition bi-mensuelle, qui, avec les gravures, et les patrons des deux autres, donne en plus, chaque mois, un ou deux patrons à découper, *édition verte*.

Avec ces trois éditions bi-mensuelles, nous n'avons pas encore satisfait toutes les exigences; un grand nombre de personnes nous écrivent pour nous exprimer le plaisir qu'elles auraient à recevoir leur journal, non-seulement *deux fois par mois*, mais *toutes les semaines*.

Nous avons donc résolu de créer, à partir de janvier 1869, une édition hebdomadaire du *Journal des Demoiselles*, donnant :

**Le premier samedi** du mois, le *Journal des Demoiselles* tel que le reçoivent les abonnées à l'édition de 10 fr. (édition chamôis).

**Le deuxième samedi** du mois, une gravure de modes et une double feuille de patrons, de très-grande dimension — le patron de l'édition violette, — un texte explicatif de ces deux annexes et une chronique, le tout enveloppé d'une couverture orange.

**Le troisième samedi**, une gravure de modes, une très-grande feuille contenant un ou plusieurs patrons *à découper*, c'est-à-dire à pièces indépendantes; — le patron à découper de l'édition verte, — souvent ces patrons seront pour plusieurs tailles.

Le tout accompagné d'un texte explicatif et d'une couverture orange, comme le deuxième samedi.

**Le quatrième samedi**, une gravure de modes et une planche jaune couverte, recto et verso, de travaux d'actualité et de fantaisie, apportant dans



# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

MADAME DE SÉVIGNÉ ET SES ÉMULES

A MADAME C<sup>\*\*\*</sup>

VI

**V**ous réclamez, ma chère amie, avec une insistance flatteuse, la suite de mes appréciations sur les écrivains qu'ensemble nous avons entrepris de comparer à l'illustre mère de madame de Grignan. Soit fait ainsi que vous le désirez. Parmi ses contemporains, comme parmi ses prédécesseurs, nous n'avons jusqu'à présent reconnu à personne le droit de lui enlever le sceptre du style épistolaire. Voyons si ceux dont je vais vous parler seront plus heureux.

Je quitte le dix-septième siècle, & ce n'est pas sans regret ; je m'y trouve si bien ! au milieu de tous ces beaux génies, de tous ces fins esprits qu'à cette époque une faveur particulière du ciel avait rassemblés en France, on nage en plein bon sens ; cela repose. Le siècle qui lui succède a un tout autre caractère : polémique ardente, scepticisme railleur, tel est l'emploi de son activité ; destruction, telle est sa mission providentielle, & il s'en acquitte bien.

Les lettres familières du temps nous montrent à l'œuvre tout ce mouvement des intelligences ; mais dans aucune on ne le suit d'une manière

aussi complète, aussi vivante que dans celles de Voltaire. N'en est-il pas effectivement l'incarnation même ? Cet immense recueil épistolaire qui nous associe à toutes ses relations journalières avec les hommes de son temps, depuis ses correspondants couronnés jusqu'aux moindres de ses agents d'affaires, nous conduit du règne de Louis XIV à celui de Louis XVI, & nous dépose presque au seuil de la Révolution. Est-il besoin de vous dire aussi quels traits étincelants y sème la verve intarissable de l'auteur ? Vous connaissez la plume de Voltaire. Toutefois, à qui me demanderait mon opinion personnelle, je répondrais, me reportant aux impressions produites en moi par cette lecture, selon la diversité des circonstances : si l'existence vous est légère ; si ce qui ne s'adresse qu'à l'esprit suffit à l'amusement ou à l'alimentation de vos pensées, lisez les lettres de Voltaire. Mais si vous êtes sorti des épreuves de la vie meurtri & mutilé, si vous prenez un livre comme vous allez vous asseoir au foyer d'un ami pour y trouver sympathie & soutien : ne lisez pas les lettres de Voltaire. Il est une corde qui n'y vibre jamais : celle du sentiment. Voltaire n'a pas aimé, Voltaire n'a pas pleuré. Vous ne le voyez pas plus en communion avec les souffrances intimes de l'âme qu'avec les scènes de la nature ou les œuvres inspirées de l'art. Les salons de Paris, la propagande philosophique, les pamphlets, & surtout le *Tripot*, ainsi qu'il appelle le Théâtre-Français, voilà, de loin ou de près, ce qui occupe son active pensée. Le plus merveilleux esprit ne

I

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE. — N° I.

*R. 4627*

*R. 6485*





saurait suppléer le cœur ; cela nous explique comment tant de choses sublimes sont restées lettre close pour le grand moqueur.

Les femmes, vous le savez, ont eu leur large part d'influence sur la société du dix-huitième siècle. Les lettres de plusieurs d'entre elles nous initient, dans ses menus détails, à la vie de cette société brillante & légère.

Voici tout d'abord mademoiselle de Launay, autrement dit mademoiselle de Staal. Née de parents pauvres, élevée entre les murs d'un couvent, dénuée de toute fortune & de toute beauté, elle n'avait, pour l'aider à se produire dans le monde, qu'un seul auxiliaire : son esprit. Il lui procura des appuis, & la conduisit enfin à prendre place dans ce cercle de lettrés, dernier débris du dix-septième siècle éteint, que la duchesse du Maine, petite-fille du grand Condé, groupait autour d'elle dans sa cour de Sceaux. Quoique simple femme de chambre de la princesse, elle jouait là un certain rôle, & vivait en commerce de petits billets bien tournés & de petits vers, avec l'abbé de Chaulieu, ou d'autres habitués de l'endroit.

Plus tard, elle écrivait des comédies pour les représentations théâtrales qui en étaient l'un des principaux amusements. Mais la pauvre fille avait une monomanie : celle du mariage. Plus elle avançait en âge, plus cette monomanie croissait. Parfois elle voyait poindre à l'horizon le mari tant rêvé... Hélas ! ce n'était qu'un mirage, toujours le même sous des noms différents, toujours décevant, toujours insaisissable.

Survint le complot de Cellamare, tramé pour enlever les rênes de l'État au Régent, & les mettre aux mains du duc du Maine. Mademoiselle de Launay fut jetée à la Bastille comme confidente de la duchesse. Elle montra dans cette occasion une fermeté, une présence d'esprit qui font honneur à son caractère & à sa fidélité envers ses maîtres. Ce fut le plus glorieux moment de sa vie. Elle eut soin d'ailleurs d'ajouter, à une situation si émouvante en soi, le genre d'intérêt dont elle faisait l'aliment principal de son imagination. La Bastille, quel lieu propice pour y ourdir le canevas d'un roman ! Jamais elle ne se crut si près d'atteindre le but tant souhaité.

Ce roman avait deux héros pour un. C'est d'abord le lieutenant du roi en personne, l'honnête De la Maison-Rouge, qui, au dire de la prisonnière, ne peut la voir impunément, & se change de géolier rébarbatif en amoureux transi. Il est vrai que, timide & réservé, il ne lui dit rien de l'état de son cœur ; qu'importe ? Elle le devine & le plaint, car la pitié est le seul sentiment qu'elle puisse lui accorder en retour des siens.

L'autre héros est bien autrement taillé pour plaire à sa fantaisie. Comme elle, il habite la Bastille à titre d'hôte forcé : c'est le chevalier de Ménénil. La simple largeur d'un corridor les sépare. Un jour, le compatissant lieutenant du roi, voulant fournir quelque distraction à sa captive, les

met en rapport. Ils échangent, par son intermédiaire, des billets en prose & en vers, vers singulièrement médiocres, pour le dire en passant ! Bientôt il leur permet d'échanger aussi, d'une porte à l'autre, un salut muet. Enfin lui-même amène le chevalier chez mademoiselle de Launay. Leurs entretiens se multiplient. Mademoiselle de Launay n'en doute pas : vienne l'heure de la délivrance, elle sera madame de Ménénil. Hélas ! la sinistre forteresse laisse échapper ses deux captifs, & notre héroïne n'en sort que pour voir s'écrouler de nouveau l'édifice de ses rêves. Dès la première entrevue qui suit leur mise en liberté, l'air soucieux & embarrassé du chevalier la consterne. Vainement veut-elle ressaisir son illusion ; vainement cherche-t-elle à y donner un corps, par une correspondance continuée pendant trois ans, & dont elle fait tous les frais ; l'illusion se dissipe en fumée. De ses diverses déceptions, ce ne fut pas la moins amère.

Mademoiselle de Launay finit pourtant un jour par être mariée, mais elle avait quarante ans, & tout ce que la reconnaissance assez froide de la duchesse du Maine put ou voulut faire pour sa fidèle camériste, devenue alors l'une de ses dames en titre, ce fut de lui trouver un vieux colonel des gardes suisses, possesseur d'un petit bien de campagne & père de deux filles assez maussades. La première fois, si j'ai bonne mémoire, que sa future vint visiter son modeste domaine, le bon Helvétien n'inventa rien de mieux, en fait de galanterie, que de déposer à ses pieds un agneau. Cet hommage bucolique, quoique en harmonie avec les bergeries alors à la mode, eut peu de succès auprès de celle qui en était l'objet. Mademoiselle de Launay n'en devint pas moins madame de Staal, & c'est sous ce nom qu'elle a écrit d'une plume élégante des *Mémoires* plus intéressants que ses *Lettres*, qui se recommandent toutefois aussi à notre attention par le mérite du style.

Celles de madame du Deffant la réclament au même titre. Elles sont principalement adressées à un Anglais de beaucoup d'esprit, Horace Walpole, fils cadet du fameux ministre de Georges II. Madame du Deffant, liée avec les sommités sociales ou philosophiques & lettrées du temps, avait un de ces salons célèbres que les princes en voyage & les étrangers de marque se faisaient un devoir de visiter comme l'une des curiosités de Paris. Ses lettres, purement écrites, contiennent des anecdotes bien racontées, des observations souvent très-justes sur la société, ou sur les œuvres littéraires dont l'apparition comptait au nombre des événements les plus importants dont s'occupait l'opinion publique ; des réflexions ingénieusement formulées, & qui ne seraient point déplacées dans un livre de Maximes. Voilà bien des conditions pour en rendre la lecture attrayante. Cependant, on s'en lasse vite ; elles sont tout imprégnées du sentiment qui dominait chez madame du Deffant : l'ennui. L'ennui, vous le savez, est un mal conta-



gieux ; on le gagne promptement dans la compagnie d'une personne qui en est atteinte.

Au moment où commence sa correspondance avec Horace Walpole, elle avait soixante-dix ans ; depuis de longues années elle était aveugle. Contre les amertumes de l'âge & de la cécité, toute ressource interne lui manquait.

Elle n'avait en elle ni la résignation religieuse, ni les souvenirs d'un passé bien employé, ni les dispositions affectueuses qui nous font vivre de la vie des autres. Son unique refuge était le monde ; le monde, dont elle proclamait tous les jours le vide & la perversité, dont elle se disait lasse à mourir, & dont elle ne pouvait se passer ; les conversations, qui la galvanisaient un instant ; les lectures incessantes, qu'on lui faisait jour & nuit pour la distraire d'elle-même, & d'où elle ne retirait que la tristesse & le dégoût, qui se retrouvent à tout moment sous sa plume. A quoi donc, me direz-vous, sert la culture de l'esprit ? Et je vous répondrai ; cruelle & incurable infirmité, ma chère amie, que la stérilité de l'âme !

Et cependant, ne voilà-t-il pas cette septuagénaire aveugle, incrédule déclarée en fait d'amitié comme en toute espèce de culte, qui affecte, dans ses lettres à cet Anglais de cinquante ans, que ses yeux éteints n'ont jamais vu, tantôt le langage caressant d'une enfant innocente, tantôt des épanchements de tendresse qui rappellent madame de Sévigné écrivant à sa fille ? Horace Walpole y répond durement. Il lui enjoint de laisser là ce ton sentimental, & de le tenir seulement au courant des nouvelles du monde parisien, unique objet qui pique sa curiosité & motive leur correspondance, menaçant de rompre avec elle tout commerce en cas de désobéissance. Elle se soumet, & courbe humblement la tête. Vous allez dire que ce Walpole est un vrai brutal. Non, c'était un fort aimable esprit. Ses lettres, plus agréables que celles de madame du Deffant, sont là pour le prouver. Mais il redoutait à l'excès le ridicule, & il en trouvait avec raison dans ces câlineries exagérées de style entre gens de leur âge. De là les crispations nerveuses qu'elles lui causaient, d'autant plus qu'on vivait sous le gouvernement de S. M. Louis XV, & que le secret des lettres était peu respecté à la poste.

Je me borne aux deux noms féminins que je viens de citer ; j'en pourrais mentionner d'autres qui les valent, mais cet échantillon suffit. Quoique, en général, toutes ces correspondances ne soient pas dénuées de piquant, on les quitte sans regret, & l'on n'y revient guère. Ce n'est pas impunément que le souffle du siècle destructeur a passé sur ces âmes fragiles. Les fleurs les plus délicates & les plus parfumées de la vie y ont péri. Il y a en elles quelque chose de sec & de personnel qui repousse l'intérêt. Elles ne vivent que pour les émotions & les intrigues mondaines ; ce qui peut exister hors de ce cercle rétréci, on ne s'en occupe pas.

« La société était si brillante dans le dix-huitième siècle, nous dit un éminent critique de nos jours (1), qu'elle était à elle-même son propre point de vue. Les salons avaient tant de grâce, qu'on n'ouvrait pas la fenêtre pour regarder les champs. »

Assurément l'atmosphère de ces salons pouvait exhaler le musc & l'ambre, mais on y étouffe, & l'on éprouve le besoin d'aller respirer ailleurs au grand air.

Ce n'est point, du reste, en France, que se trouve, parmi les femmes, la plus grande renommée épistolaire du dix-huitième siècle. Passons le détroit ; sur l'autre rive, nous saluerons la célèbre lady Mary Wortley Montague.

Fille d'un duc, femme d'un ambassadeur, lady Mary joignait à l'aisance de manières & de langage propre au grand monde où elle était née, une culture littéraire très-étendue & très-soignée. Elle n'avait guère que vingt-cinq ans lorsque, malgré les représentations de sa famille & de ses amis, elle résolut d'accompagner à Constantinople où il devait se rendre, monsieur Wortley, son mari. Cette résolution avait quelque droit de passer alors pour héroïque. Constantinople n'était pas ce que cette ville fameuse est aujourd'hui, un lieu en relation suivie & courtoise avec les pays civilisés. La dignité du commandeur des croyants, qui lui défendait d'entretenir des représentants diplomatiques auprès des cours chrétiennes, le dispensait, en même temps, de toute observance du droit des gens à l'égard de ceux qu'elles-mêmes lui envoyaient. Ainsi aurait pu l'attester plus d'un ambassadeur, à qui Sa Hautesse, dans un moment de colère, avait donné pour logement le château des *Sept-Tours*. Mais la jeune ambassadrice était anglaise : cette curiosité intrépide, cet esprit d'aventures qui caractérisent sa race intelligente, l'emportèrent sur les conseils de la prudence.

Si vous me demandez pourquoi je n'en fais pas honneur, avant tout, à une inspiration de tendresse dévouée pour son mari, c'est que rien, dans les lettres de lady Mary, où monsieur Wortley est à peine mentionné deux ou trois fois en passant, ne peut faire supposer que ce sentiment entrât pour une grande part dans ses motifs. Quoi qu'il en soit, l'an 1717, le couple voyageur prend sa volée pour le continent, & dès lors, lady Mary Montague entame avec ses amis d'Angleterre une correspondance aussi intéressante par le sujet qu'agréable par le style.

Pour début, la voilà en Hollande. Les champs lui font l'effet d'un jardin bien cultivé, & les villes ne lui plaisent pas moins que les campagnes. Elle écrit de Rotterdam à sa sœur :

« J'ai parcouru hier presque toute la ville *incognito*, dans mes pantoufles, sans attraper une tache de boue, & vous pourriez voir les servantes

(1) Villemain.



hollandaises laver le pavé des rues avec plus de soin que les nôtres ne lavent nos chambres à coucher..... Les servantes du commun & les petites marchandes ici sont d'une propreté plus raffinée sur elles que la plupart de nos dames. »

Cette description n'a rien perdu aujourd'hui de sa fidélité. La Hollande est toujours un vaste & riant jardin, & la boue, chose inconnue à Rotterdam.

En Allemagne, autres aspects, autres impressions. Enfin elle arrive à Vienne & s'y arrête. La peinture qu'elle fait de cette grande ville, de la haute société & de la cour, où son rang & son titre l'avaient tout d'abord introduite, est curieuse, mais peu édifiante. Il serait injuste toutefois d'en tirer des inductions défavorables sur ce qui peut y exister maintenant. Cette époque n'était-elle pas en France celle de la Régence? La toilette des dames autrichiennes, l'énorme édifice de leur coiffure à triple étage de gaze, de rubans, de cheveux poudrés vrais & faux; leurs gigantesques paniers, & leurs jupes couvrant, assure la satirique Anglaise, *plusieurs acres de terrain*, ne forme pas le trait le moins amusant du tableau. A Prague, elle retrouve les mêmes modes, avec un degré de ridicule de plus :

« La personne est tellement perdue entre la coiffure & le jupon, qu'on aurait autant de raison d'écrire sur son dos : « Ceci est une femme, » pour l'instruction des voyageurs, qu'en eut jamais peintre d'enseignes d'écrire : Ceci est un ours. »  
Cet affublement monstrueux n'était que l'im-

tation exagérée de celui qu'on portait à la cour de France. Dans notre enfance, nous en avons bien ri, devant les portraits de nos grands-mères; mais à voir la docilité empressée avec laquelle sont aveuglément adoptées, aujourd'hui encore, par leurs arrière-petites-filles, les plus absurdes inventions de la mode, avons-nous le droit de proclamer notre temps beaucoup plus sage ?

Après avoir visité avec son mari différents États d'Allemagne, lady Mary reprend la route de la Turquie, route périlleuse & désolée, à travers les champs presque déserts de la Hongrie, tant de fois dévastée, & toujours menacée par les Osmanlis. Malgré tout son courage, ce n'est pas sans quelque appréhension qu'elle affronte les dangers du voyage, dont ses amis de Vienne, & particulièrement le prince Eugène, lui ont fait un tableau effrayant. Elle y échappe pourtant, & la voici enfin à Belgrade, commençant ses études curieuses sur la Turquie & les Turcs. Dès l'abord, le hasard la sert à merveille. Elle est logée chez un Effendi, c'est-à-dire un docteur ès-sciences, & passe avec lui de longues heures dans des entretiens instructifs & littéraires.

« Vous ne sauriez vous imaginer, écrit-elle à Pope, combien il est ravi de pouvoir causer en liberté avec moi. »

Je le crois; c'était fruit nouveau en terre musulmane, & jamais Effendi ne s'était trouvé à pareille fête.

APHÉLIE URBAIN.

(La fin au prochain Numéro.)

## BIBLIOGRAPHIE

### MANUEL PRATIQUE POUR L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES

PAR L'ABBÉ NOUWEN (1).

Ce livre, qui nous vient de l'étranger, a reçu un précieux suffrage : le congrès catholique de

(1) Un gros volume, chez madame veuve Magnin, rue Honoré-Chevalier. Paris.

Louvain l'a couronné, et nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter au vice-recteur de l'Université de Louvain le jugement qu'il a porté sur cet ouvrage : « Le mémoire que nous venons d'analyser, est certainement une œuvre des plus remarquables, où se trahit partout la main d'un homme qui a beaucoup vu, beaucoup pratiqué & beaucoup réfléchi. L'auteur est véritablement maître de son sujet; il a enfermé dans son livre un trésor d'observations & de conseils du plus haut prix. Il l'a mis à portée de la main, tresse la moins intelligente, comme à celle de la maîtresse d'élite; il les conduit, comme par la main, dans tout le parcours & dans les moindres



» détails de l'éducation & de l'instruction. Son style a un charme tout particulier, celui de la vérité, de la modération, du jugement, du tact & d'une piété douce qui rappelle celle de saint François de Sales. Il persuade, il plaît; il échauffe le zèle, il présente la tâche de l'éducation comme étant aisée; & remplie de consolations malgré ses labeurs... » Ce jugement, que nous abrégons, dit assez combien ce livre spécial est recommandable; les institutrices nous sauront gré de leur avoir fait connaître après l'avoir lu avec attention, on remarque avec plaisir que la partie si délicate & si difficile de l'éducation y est traitée avec plus de supériorité encore que l'instruction: l'auteur, on le voit, s'est souvenu de deux axiomes également vrais: — La société est ce que les femmes la font; les femmes sont ce que l'éducation les fait.

---

## LA SIBÉRIE

PAR M. DE LANOYE (1).

---

La Sibérie! ce nom réveille en nous les images les plus mélancoliques: immenses déserts de neige, glaces polaires, forêts hantées par les ours & les loups, jours sans nuits, nuits sans jours, steppes affreux servant de conciergerie aux criminels de la Russie, aux exilés de la Pologne; ces images sont vraies, mais elles ne sont pas toute la vérité. La Sibérie semble le dépôt des antiques richesses du genre humain; les révolutions du globe ont enfermé dans les entrailles de cette terre glacée tous les minéraux utiles ou précieux, ceux qui alimentent l'industrie de l'homme, qui facilitent ses transactions ou qui ne flattent que sa vanité. Avant la découverte des *placers* de la Californie & de l'Australie, les mines d'or renfermées dans les montagnes sibériennes étaient les plus riches du monde; leurs mines de platine sont encore sans rivales; il en est de même de leurs exploitations de malachite, d'agate & de jaspe, qui ont fourni aux palais de Saint-Petersbourg & de Moscou leurs plus magnifiques ornements.

---

(1) Un volume, librairie Hachette, prix: 2 francs.

Les conteurs des *Mille et Une Nuits* n'ont jamais entrevu dans leurs rêves de pierreries égalant en volume & en splendeur les échantillons que les gisements de la Sibérie ont fournis aux collections du tzar: des émeraudes de six pouces de diamètre, des topazes plus grandes encore, des béryls gros comme des œufs... & la même terre qui renferme les grenats & les saphirs offre au savant les débris organiques, les ossements fossiles, les animaux antédiluviens conservés en si grand nombre que l'ivoire de leurs défenses fournit à lui seul à un commerce considérable. Aussi, dès que ces richesses si bien défendues par la nature, qu'il semble qu'elle ait voulu en empêcher la découverte, furent connues, l'avidité commerciale se porta vers elles, & la sombre Sibérie renferme des villes populeuses & commerçantes où le trafic des affaires amène incessamment les Asiatiques, les Américains & les Européens, aussi acharnés les uns que les autres à la poursuite de l'or, des gemmes, des ivoires & des pelleteries.

C'est ce pays étrange, défendu par ses rochers & ses glaces, peuplé par la cupidité & la barbarie, que le livre de monsieur de Lanoye décrit avec beaucoup d'intérêt, & chose étrange, c'est à deux femmes, l'une voyageuse intrépide, l'autre courageuse exilée, qu'il a dû les plus précieux renseignements sur la nature & les mœurs de ces contrées. Madame Atkinson, voyageuse anglaise que monsieur Cortambert a oubliée dans son livre consacré aux touristes de notre sexe, & madame Éva Felinska, ont laissé toutes deux des notes & un journal remplis de détails curieux; & si l'on s'étonne devant l'intelligent courage de la dame anglaise, on admire la force d'âme de l'exilée, qui voit, explique, raconte, sans jamais se plaindre du sort qui lui a été fait.

L'auteur a emprunté à tous les voyageurs qui ont visité ces contrées si peu connues, tout ce qui peut en faire connaître la nature physique, les paysages d'une grandeur triste & les mœurs des indigènes, des Ostiaks, des Tougouses, premiers habitants de la Sibérie & qui ont conservé, à un degré singulier, les habitudes & les croyances de leurs ancêtres. Il y a beaucoup à apprendre dans ces pages; mais quand on les a lues, on n'a pas le moindre désir d'aller chercher des diamants au bord de l'Irtyche ou d'acheter les charmants bijoux que l'on vend à Tobolsk, & semblable à beaucoup de récits de voyages, il donne fortement le désir de rester chez soi.

M. B.





## TYPES FÉMININS

# LA MÈRE

**D**onnez-moi des enfants, ou faites que je meure ! c'est le cri de Rachel, c'est le cri des femmes de la nation élue, qui, toutes, aspiraient à devenir les aïeules du Messie ; c'est le cri qui s'échappe du sein de tant de femmes, penchées sur un berceau vide encore, & qui attendent que le berceau & leur cœur se remplissent à la fois. Ce cœur, qui demande à se donner, est un abîme d'amour pour un être qui n'existe pas encore ; il brûle de la tendresse la plus forte, la plus pure, la plus désintéressée, de celle qui donne toujours, & ne reçoit presque jamais ; d'une tendresse que rien n'épuise, ni les fatigues, ni les sacrifices, ni l'ingratitude même dont elle est souvent payée ; d'une tendresse qu'aucun dévouement n'a jamais effrayée, & qui, lorsqu'elle est trempée aux sources du christianisme, prend un essor si élevé qu'elle peut se comparer à la charité divine, enfantant & nourrissant des âmes pour le ciel.

Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère !  
En vain la vie est dure & la mort est amère :  
Qui peut douter sur son tombeau ?

C'est une de ces saintes mères qui ont préféré à tout autre bien la loi de Dieu & le salut de leurs enfants, qui reçoit, dans la sainte Écriture, les éloges de l'écrivain inspiré ; c'est Séphora, la mère des Machabées, celle qui a su exhorter ses sept fils à résister au tyran Antiochus & à braver l'horreur des tourments. Elle était, dit l'Écriture, une mère admirable et digne de vivre dans la mémoire des bons. Quel tableau ! sept jeunes gens, dans la fleur de l'adolescence, beaux, innocents, intrépides, livrés aux plus affreuses tortures, sous les yeux de leur mère, & cette mère magnanime les exhorte dans la langue de leurs pères, remarque la Bible, pleine de sagesse, et unissant un cœur

d'homme avec la tendresse d'une femme. Elle leur disait : *Le Créateur du monde, qui a fait l'homme dès sa naissance, et qui a trouvé le commencement de toutes choses, vous rendra, dans sa miséricorde, l'âme et la vie, parce que maintenant vous vous méprisez vous-mêmes à cause de ses lois* (1) ! Antiochus voulut tenter par l'appât des richesses & des honneurs le plus jeune de ses fils, le Benjamin de cette héroïque Rachel ; mais elle, se baissant vers l'enfant, l'exhorta avec une plus pénétrante énergie, le suppliant d'être digne de ses frères & de ne pas craindre la mort. *Le roi, enflammé de colère, fut plus cruel envers lui qu'envers les autres, et il mourut dans la pureté de son âge, se confiant au Seigneur. Enfin, la mère souffrit la mort après ses fils* (2).

Les vertus mâles, héroïques de cette sainte femme sont mentionnées dans l'Écriture, dont le sobre langage ne s'est pas arrêté aux douleurs d'Ève, mère d'Abel & mère de Caïn, aux terreurs que Sara dut éprouver quand son Isaac fut conduit sur la montagne de la Vision, à la préférence de Rebecca pour son dernier né, ni à la tendresse de Rachel pour ses deux bien-aimés, pour Joseph & pour Benjamin. Elle redit cependant les pleurs & les prières que la mère de Samuel répandit devant l'autel, alors qu'elle demandait un fils, disant : *Dieu des armées, Seigneur, si, jetant les yeux sur votre servante, vous voyez mon affliction, si vous ne l'oubliez point et que vous me donniez un fils, je le consacrerai au Seigneur durant tous les jours de la vie, et le rasoir ne passera point sur sa tête* ! (3). Elle devint mère ; elle consacra son fils Samuel au Seigneur dans son temple, & elle éleva

(1) Machabées, liv. II, ch. VII.

(2) Idem.

(3) Livre des Rois, liv. I, ch. I.



la voix dans un cantique sublime que l'Église répète encore. Telles sont les mères dont la vertu est célébrée dans la Sainte Écriture, celles chez qui la tendresse naturelle est ennoblie par la fidélité à la loi divine. La tendresse maternelle est trop naturelle, trop instinctive, pour qu'on puisse l'appeler vertu; elle n'est vertu, c'est-à-dire *force* que lorsqu'elle sait s'élever au-dessus de la nature.

Virgile a célébré, dans sa poésie enchanteresse, la mère d'Euryale, la seule entre les femmes troyennes qui ait suivi les destinées de son fils. Euryale combat pour Énée, Euryale succombe; on promène sa tête au bout d'une lance, & sa mère, attirée par les cris, quitte le camp d'Énée & accourt :

Sa main laisse échapper la laine & les fuseaux.

Elle vole.....

En tordant ses cheveux, en frappant sa poitrine,

Elle passe au milieu des soldats & des rangs,

Et remplit tout le ciel de ses cris délirants :

« Est-ce toi que je vois, est-ce là ton visage,

» Euryale, est-ce toi, l'espoir de mon vieil âge ?

» Eh quoi ! tu m'as laissée à mon malheureux sort ?

» Cruel, quand tu partis pour aller à la mort,

» Tu m'as refusé même, à moi ta pauvre mère,

» Les suprêmes adieux d'une douleur amère.

» Hélas ! ton corps jeté sur quelques bords lointains,

» Est mangé par les chiens ou les corbeaux latins,

» Et je n'ai pu du moins à ton heure dernière,

» Ou laver ta blessure ou fermer ta paupière,

» Ou mener à la suite un cortège pieux,

» Ou jeter sur ton corps ces tissus précieux

» Qu'avec soin je brodais pour des fêtes meilleures,

» Et qui de mes vieux jours charmaient les longues

[heures ! » (1).

Ces plaintes maternelles sont au nombre des plus beaux vers de Virgile. Les Grecs, qui ont peint sous de si admirables traits le père dans *Priam*, la fille dans *Antigone* & dans *Iphigénie*, l'épouse dans *Alceste*, ont été moins heureux en s'inspirant de la tendresse maternelle. Les fureurs d'*Hécube*, vengeant sur Polymnestor son fils égorgé, rebutent le lecteur, & la mère de Xerxès, Atossa, paraît bien froide en présence des immenses infortunes de son fils.

Chez les Romains, Cornélie, la fille de Scipion, passait pour le type de l'amour maternel. Ses fils, les deux Gracques, étaient, comme elle le disait elle-même, sa gloire & ses uniques joyaux; elle les avait élevés; elle s'associa à leurs succès, à leurs revers, à leur destinée entière; elle leur était identifiée, ils étaient fiers d'une telle mère, elle était heureuse d'avoir de pareils fils; sa statue ne portait d'autre inscription que : *Cornélie, mère des Gracques*.

L'Évangile, à son tour, nous offre le type admirable & vénéré de la mère. Marie, au berceau de son divin fils, *gardant toutes ces choses dans son*

*cœur* (1), Marie, fuyant en Égypte pour dérober Jésus à la mort, Marie à Nazareth, Marie dans l'extase de la joie lorsqu'elle retrouva son fils après une absence de trois jours, Marie aux noces de Cana, Marie suivant Jésus durant sa prédication évangélique, Marie, *debout au pied de la croix*, Marie au sépulcre demeurera le type éternel de la tendresse, de la fidélité, de l'abnégation de la mère. Rien n'est plus doux, rien n'est plus grand que cette figure céleste, qui sourit aux mères heureuses, & qui, le cœur percé par le glaive prophétique, encourage dans leur voie douloureuse les mères désolées.

L'ère des martyrs commence, & les mères héroïques & affligées renouvellent, sur tous les points de l'Europe & de l'Asie, la vertu de la mère des Machabées. C'est, en Italie, aux portes de Rome, dans le délicieux Tibur, si cher à Horace, la courageuse Symphorose, martyrisée dans ses fils, & qui ne meurt qu'après les avoir tous envoyés au ciel; c'est une seconde Séphora, sainte Félicité, qui encourage aussi dans les supplices, sept fils, la consolation de son veuvage; c'est la mère d'un des quarante martyrs de Sébaste, qui le porte elle-même sur le bûcher, comme une victime pure & sainte; c'est le martyr d'Autun, saint Symphorien, encouragé, exhorté par sa mère Augusta, qui lui criait : Regarde le ciel ! — toutes ces femmes courageuses ont le même cœur & la même foi; elles voient le corps de leur enfant livré aux bourreaux, leur âme est déchirée, mais leur foi triomphe, & jamais elles ne se montrent mères plus touchantes & plus admirables qu'en ce moment où elles couvent l'âme de leur enfant pour la vie éternelle. Et de nos jours encore, au Japon, en Chine, on a vu des mères chrétiennes, vraies mères ! tendres mères ! se réjouir du supplice qui mettait en sûreté, dans le sein du Christ, ce qu'elles avaient eu de plus cher ici-bas; & deux mères françaises, madame Perboyre, madame Daveluy, ont renouvelé, de notre temps, le souvenir des âges héroïques, en bénissant, en louant Dieu, le jour où leurs fils sont entrés dans la cohorte victorieuse des martyrs.

Mais toutes les mères ne furent pas appelées à une si terrible vertu. Pourtant, ce fut encore dans les larmes que sainte Monique montra son amour. Que de pleurs lui coûta ce fils si cher, ce fils si égaré ! Saint Augustin l'a avoué lui-même : *Elle a plus souffert*, dit-il, *pour m'engendrer à la vérité et à la vertu que pour me mettre au monde*. Ce mot seul renferme une éloquente leçon pour toutes les mères; elles ne sont mères que pour élever l'enfant, pour le faire arriver à la vérité, à la vertu, & c'est là ce que Monique avait si admirablement compris. Elle éleva son fils avec les plus tendres soins, cultivant son esprit par les leçons des maîtres les plus distingués; gardant, cultivant,

(1) Virgile, *Énéide*, liv. IX, traduction de Barthélemy.

(1) Saint Luc, ch. I.



formant son cœur; elle le suivit à Carthage, à Rome, à Milan, faisant retentir partout à ses oreilles les paroles les plus douces & les plus pénétrantes, & y mêlant les actes de la plus virile énergie. Voyant que tout était inutile, que son fils n'écoutait plus rien, qu'il s'en allait d'abîme en abîme, elle se tourna résolûment vers Dieu, & un jour que le péril était plus pressant, elle tira de son cœur un tel cri, un sanglot si profond & si ému que Dieu n'y put résister, & qu'il lui rendit son fils. Monique pleura vingt ans: elle obtint non-seulement la conversion, mais la sainteté d'Augustin. Elle en mourut de bonheur, & son fils, évêque, docteur de l'Église, vieillard consumé de travaux, ne pouvait parler de sa mère sans qu'une larme montât de son cœur à ses yeux. L'histoire de saint Augustin, *ce fils de tant de larmes*, est le triomphe de l'amour maternel & de la confiance en Dieu (1).

Saint Jean Chrysostome, cet admirable génie, devait également à sa mère, & la culture de son esprit & celle de son cœur. Elle était veuve & il était son fils unique; très-jeune encore, il voulut la quitter pour aller se mêler aux solitaires d'Égypte, sa mère le retint, par ce touchant discours qu'il nous a répété lui-même: « Ne me rends pas » veuve une seconde fois; ne réveille pas une dou- » leur assoupie, attends ma dernière heure. Tu le » sais, rien n'a pu m'engager à former de nouveaux » liens, à ouvrir à un second époux la maison de » ton père; j'étais bien jeune encore, mais Dieu » veillait sur moi, je m'attachai tout entière à » mon fils, & mon cœur était plein de force. Te » voir sans cesse, épier sur ton visage les traits de » mon époux, c'était là mon plaisir de tous les » instants; avant même que ta langue pût répéter » le nom de mère, ta vue seule me rendait le bon- » heur. Ne me quitte pas maintenant; quand tu » auras mêlé mes ossements à ceux de ton père, » entreprends de longs voyages, traverse les mers » tant que tu voudras, tu seras maître de tes ac- » tions. Mais, tant que je respire, souffre la com- » pagnie de ta mère; crains d'encourir la disgrâce » de Dieu, en me plongeant dans une douleur que » je n'ai pas méritée. »

Elle parlait encore, & Jean, ses deux mains dans les mains de sa mère, lui promettait de ne pas affliger sa vieillesse. Cette sainte & noble mère était admirée des païens mêmes, & le philosophe Libanius, la voyant, dans sa jeunesse, si belle, si chaste, si dévouée, s'écriait: « Quelles femmes il y a parmi ces chrétiens! »

Saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, devaient aussi à leurs mères la perfection de leurs vertus. On peut assurer qu'il n'est pas dans le christianisme une grande âme, un beau génie, qui n'ait eu une bonne & sainte mère. Blanche de

(1) Voir l'excellente Histoire de sainte Monique, par monsieur l'abbé Bougaud.

Castille n'a-t-elle pas formé l'âme de saint Louis, & n'est-ce pas à Alèthe que l'Église & la France doivent saint Bernard? Mère dévouée, elle nourrit ses sept enfants de son lait, elle les éleva avec une vigilance admirable, & dès sa plus tendre enfance, Bernard puisa dans son entretien le goût des lettres sacrées; il la suivait partout, & surtout à l'église & chez les pauvres; tous ses fils se sanctifièrent, & quand saint Bernard voulut ramener à Dieu sa sœur Humbeline, qui aimait le monde & les plaisirs, il lui suffit d'évoquer le souvenir des vertus de leur mère. Comme l'évêque d'Hippone, le solitaire de Clairvaux aimait à parler de sa mère, & il disait souvent que dans ses luttes, dans ses travaux, dans ses incertitudes, elle avait été son guide & sa lumière.

Dans des temps plus rapprochés des nôtres & qui ne sont plus héroïques, madame de Sévigné apparaît comme le type de la mère aimable & aimante, & c'est à sa tendresse maternelle que l'on doit ce chef-d'œuvre de naturel & de grâce, ces *Lettres*, qui intéressent encore si vivement la postérité. On admire cet esprit ingénieux, cette imagination brillante, mais on admire encore plus ce cœur maternel, inépuisable en indulgence & en affection; ce sont des expressions mille fois répétées; toujours intéressantes, toujours nouvelles, c'est une éloquence intarissable. C'est la vraie façon d'aimer, qui s'oublie soi-même & ne s'occupe que du bonheur de l'objet aimé. Et cette mère si tendre n'était pas complètement payée de retour! Madame de Grignan avait souvent besoin de pardon, & nulle part n'éclate mieux la délicatesse & la profondeur de l'amour de madame de Sévigné que dans les pardons qu'elle accorde à sa fille. Elle lui dit: — « Vous m'aimez, ma chère en- » fant, vous me le dites d'une manière que je ne » puis soutenir sans des pleurs en abondance. » Vous vous amusez à penser à moi, à en parler; » vous aimez à m'écrire vos sentiments, à me les » dire. De quelque façon qu'ils me viennent, ils » sont reçus avec une sensibilité qui n'est com- » prise que de ceux qui savent aimer comme je le » fais... Aimez mes tendresses, aimez mes faibles- » ses; pour moi, je les aime mieux que les senti- » ments de Sénèque & d'Épictète. Vous m'êtes » toutes choses, ma chère enfant, je ne connais » que vous. »

Ce sentiment si vif ne fit pas le bonheur de madame de Sévigné; elle vécut séparée de sa fille, & elle succomba à ses inquiétudes pendant une grave maladie de madame de Grignan. Cette illustre & aimable mère est le type de l'amour maternel moderne, l'amour *idolâtre*, elle en fut la victime comme le modèle; mais peut-être est-il permis de préférer les mères chrétiennes, les Monique & les Blanche, à ces mères passionnées qui ne se souviennent pas qu'à mesure qu'on élève une idole, on l'éloigne de soi. C'est, semble-t-il, abaisser la dignité de l'amour maternel que d'en faire un sentiment d'idolâtrie, qui ne se manifeste que par



les faiblesses, les gâteries & les adulations. L'amour maternel est grand, puissant, admirable, il pourrait réformer le monde, si, de nos jours, il avait conscience de sa mission, & s'il comprenait qu'il ne s'agit pas seulement d'aimer l'enfant, mais qu'il faut l'élever & le sauver des dangers qui l'entourent. Il est facile, il est commode d'aimer le corps de l'enfant, de l'aduler, de le gâter, mais qu'il serait plus beau, plus grand de songer à son âme ! Le grand honneur, quand on est mère, ce n'est pas de se sacrifier pour son enfant, le sacrifice est doux à celle qui l'accomplit, c'est de sacrifier au besoin la vie même de son enfant, d'estimer plus que cette vie si chère la vérité, l'honneur, la vertu, & d'aimer mieux le voir mort que de voir ces choses saintes flétries dans son âme. Ainsi aimait la reine Blanche, mais est-ce ainsi qu'aiment les mères des *bébés* grands & petits de notre temps ? Tout est rapetissé de nos jours ; mais si les femmes le voulaient bien, tout se relèverait ; la séve chrétienne n'est pas tarie, elle n'est qu'arrêtée.

Mais ne demeurons pas sur ces réflexions charnières, alors que le nom de mère réveille en chacune de nous des souvenirs si profonds & si doux. Ctons plutôt ces beaux vers où le poète des *Méditations* a célébré la mémoire sainte de sa digne mère :

Voici la place vide où ma mère à toute heure  
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,  
Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,  
Revêtait l'indigence ou nourrissait la faim ;  
Voilà les toits de chaume où sa main attentive  
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive,  
Ouvrait, près du chevet des vieillards expirants,  
Ce livre où l'espérance est permise aux mourants,  
Recueillait les soupirs sur leur bouche oppressée,  
Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,  
Et, tenant par la main les plus jeunes de nous,  
A la veuve, à l'enfant qui tombaient à genoux,  
Disait, en essuyant les pleurs de leurs paupières :  
« Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières. »  
Voilà le seuil, à l'ombre, où son pied nous berçait,  
La branche du figuier que sa main abaissait ;  
Voici l'étroit sentier où, quand l'airain sonore  
Dans le temple lointain vibrerait avec l'aurore,  
Nous montions sur sa trace à l'autel du Seigneur  
Offrir deux purs encens, innocence & bonheur !  
C'est ici que sa voix pieuse & solennelle  
Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle !

Ce portrait, pour beaucoup d'entre vous, sera comme un portrait de famille ; car, de nos jours, s'il est des mères trop faibles, trop condescendantes, le type parfait de la maternité se retrouve doux et fort, saint & intelligent, dans un grand nombre de familles dont il fait le bonheur & l'honneur tout à la fois.

---

L A .

## LÉGENDE DE L'ANGE GARDIEN

---

J'ERRAIS dans les Vosges, en suivant la chaîne de montagnes parallèle au Rhin, & du sommet de laquelle le regard enveloppe à la fois l'Alsace & le duché de Bade. J'avais visité le matin même le château de Hohenkœnigsburg, qui fut jadis la plus imprenable forteresse de la contrée, & dont aujourd'hui les ruines majestueuses frappent le voyageur d'admiration.

Hohenkœnigsburg fut construit par les rois Francs ; plus tard il appartint aux ducs de Lorraine, puis il devint le repaire de redoutables bandits qui répandirent longtemps la terreur dans le pays.

Non loin du haut Kœnigsburg se trouve le château de Frankenburg, bâti par Clovis ; ses murailles ont vu passer aussi les siècles, & tomber les générations. Les tours gigantesques de ces demeures féodales, restées debout sur leurs montagnes, semblent aussi indestructibles que le roc qui leur sert de base.

Entre ces deux forteresses, célèbres dans l'histoire de la contrée, un autre château apparut à mes regards : ses ruines sont moins imposantes que celles de Kœnigsburg et de Frankenburg, mais leur aspect a quelque chose de particulier & d'indéfinissable qui porte l'esprit à la rêverie. La



forteresse de Geffray, située sur un étroit plateau, de loin paraît inaccessible, tant la montagne qu'elle couronne est escarpée.

Je suivis un sentier qui serpente entre les rochers, & après une heure de marche, j'arrivai sous les remparts. Je ne sais si c'était la mystérieuse influence du soir qui prêtait à ces tours altières son prestige poétique, ou si je devinais instinctivement qu'une tradition merveilleuse avait redit d'âge en âge la légende des Geffray, mais je me sentis attiré vers ce lieu par un sentiment d'intérêt plus vif que la simple curiosité du touriste.

Après avoir gravi une rampe tortueuse, je me trouvai dans une enceinte formée par une plate-forme circulaire, flanquée de tours crénelées ; au milieu de ces ruines s'élevait une chapelle à demi détruite & qui semblait être néanmoins un lieu de pèlerinage. Le sol était tapissé de mousse & jonché de fleurs sauvages fraîchement cueillies. Le lierre s'enroulait aux fenêtres en formant des guirlandes, auxquelles étaient suspendues des *ex-voto*. Au-dessus de l'autel, taillé dans le roc, un ange, à demi rongé par le temps, étendait ses ailes : cet ange était l'œuvre imparfaite d'un sculpteur inhabile, & cependant il était impossible de le considérer sans éprouver une émotion étrange : ses mains rompaient des chaînes & son pied foulait des anneaux de fer ; sur un socle de granit on pouvait lire encore, ou plutôt deviner, deux mots, dont les lettres étaient en partie effacées. Ces deux mots devaient être : *Angelus Custos*.

Une corbeille, remplie de fleurs & de feuillages, posée sur la marche délabrée de l'autel, prouvait qu'au milieu des ruines & de la destruction, les pieuses croyances restaient debout. Au moment où ma pensée remontait à travers les siècles, en invoquant l'image des preux chevaliers & des nobles dames qui s'étaient agenouillés au pied de cet autel, j'entendis un cantique chanté par une voix pure & jeune, dont le timbre charmant était empreint de mélancolie, mais d'une mélancolie qui, loin d'attrister l'âme, l'élevait au contraire vers le ciel.

Je restai immobile, & pour ainsi dire rivé au sol tant que la voix se fit entendre, & quand je sortis de la chapelle, je ne vis rien sur les remparts, rien sur les tourelles, rien sous la voûte sombre. Après de vaines recherches, j'allais redescendre dans la vallée, quand j'aperçus une jeune fille qui gardait des chèvres sur la pente rapide de la montagne. Je lui demandai si c'était elle qui venait de chanter.

« Non, me répondit-elle, c'est l'ange gardien de Geffray.

— Quel est donc cet ange ?

— Vous ne le connaissez pas ?

— Non. »

La petite bergère me regarda avec défiance.

« Pourtant, dit-elle, vous devez être du pays, puisque vous parlez allemand.

— Je viens ici pour la première fois. »

Elle parut alors plus indulgente, & admettant

sans doute que mon ignorance n'était pas jouée, elle reprit :

« L'ange gardien de Geffray est là & il protège la contrée depuis huit cents ans ! »

J'aime les légendes & je m'assis près de la jeune fille, en la priant de me raconter l'histoire de cet ange gardien.

« Il y a bien longtemps, dit-elle, des seigneurs très-riches & très-puissants habitaient ce château : un d'eux, le baron Aldebert de Geffray épousa la comtesse Blanche de Kœnigsburg, qui était alors la plus belle dame du pays ; ses cheveux avaient la nuance du blé, & ses yeux la couleur du ciel. Le sire de Geffray l'aimait tant, que pour rester près d'elle il cessa de courir le daim sur la montagne & de chasser le sanglier dans la forêt.

« La baronne eut sept enfants, beaux comme des anges ; puis elle mit au monde une fille si petite & si chétive, qu'on n'osait la toucher de crainte de briser ses membres, plus frêles que les pattes d'une mouche ; sa peau était si transparente qu'on voyait le sang couler dans ses veines, & le souffle du vent eût enlevé son corps, comme il enlève une feuille. On posa l'enfant nouveau-né dans un nid de laine, car on ne pouvait l'embailloter, & le baron donna l'ordre de l'emporter, afin que la baronne ne vît pas mourir une pauvre créature qui semblait devoir passer sur terre une heure à peine.

« En dépit des prévisions contraires, la petite fille, qu'on nomma Madeleine, vécut ; mais jamais elle ne put marcher : ses jambes pliaient sous le faible poids de son corps, & ses mains avaient à peine la force de tenir un fuseau. Toute la journée elle chantait & priait. La baronne aimait Madeleine avec passion, mais le sire de Geffray ne se consolait pas de voir, parmi ses enfants si forts & si vaillants, cette malheureuse fille inutile & étiolée.

« — Elle souffrira toujours sur la terre, disait-il, mieux vaudrait pour elle & pour nous qu'elle fût au ciel !

« Tout le monde dans le château aimait Madeleine, & cependant chacun pensait comme le baron. Madeleine seule ne se plaignait jamais de son sort !

« Elle était jolie : sa figure ressemblait à celle d'une sainte, & son teint avait, comme son âme, la blancheur de la neige.

« Madeleine avait douze ans quand son père partit pour faire la guerre dans le pays où Notre-Seigneur Jésus-Christ fut crucifié. Cette guerre s'appelait, je crois, la croisade, parce que les rois, les empereurs & tous les seigneurs chrétiens de ce temps-là voulaient rapporter la vraie croix. On dit aussi qu'ils tuèrent Ponce-Pilate, pour venger Notre-Seigneur, & qu'ils entrèrent avec une grande armée dans le jardin des Oliviers pour cueillir les olives & en faire des grains de chapelets.

« Le baron de Geffray s'en alla donc là-bas avec ses fils & ses serviteurs. La baronne pleurait si



fort, que ses larmes produisirent au haut de la montagne une source qui ne s'est jamais tarie. Ses filles pleuraient aussi, excepté Madeleine qui priaît jour & nuit, & qui disait :

» — Ne pleurez pas, noble dame, ma mère, mon seigneur & père reviendra, & mes frères aussi.

» La baronne attendit trois années, puis ses fils arrivèrent sans le baron, & racontèrent en gémissant qu'il avait disparu dans une bataille. On prit le deuil au château : la dame de Geffray s'arrachait les cheveux de désespoir & faisait retentir de ses cris les montagnes & les vallées.

» Madeleine continuait à prier Dieu & disait encore :

» — Mon seigneur & père reviendra !

» Quelques mois après le retour des jeunes sires de Geffray, durant une nuit sombre, la sentinelle qui veillait là-haut sur cette plate-forme, fit entendre le son de sa trompette, & tous les serviteurs armés se rassemblèrent.

» — Quel nouveau malheur vient encore nous frapper, dit la baronne à ses femmes, allez donc vous enquérir & me rendre compte aussitôt.

» Madeleine aussi appelait ses suivantes, & comme elle ne pouvait se lever ni marcher seule, elle leur dit :

» — Mettez-moi mes habits de fête & portez-moi dans la salle d'armes, voilà mon seigneur & père qui entre au château.

» Au même instant, le pont-levis s'abaissait & les trompettes sonnaient une joyeuse fanfare.

» Le baron Aldebert de Geffray parut alors aux yeux de sa femme, de ses enfants & de ses serviteurs : il revenait seul ; ses mains étaient enchaînées, & ses jambes entourées par des anneaux de fer.

» Son premier regard ne fut point pour sa chère dame, ni pour les fils qui avaient bravement combattu à ses côtés, il alla vers Madeleine, & fléchissant le genou devant elle, il dit :

» — Ange gardien que Dieu a envoyé parmi nous, étends ta protection sur les enfants de mes enfants jusqu'à la dernière génération. Garde-les du péché & de tous les maux !

» La baronne cacha en pleurant son visage dans ses mains ; elle croyait que son bien-aimé seigneur avait perdu l'esprit.

» Mais le vieux guerrier se releva & raconta à sa chère dame, à ses enfants & à ses serviteurs, que la veille encore il s'était endormi dans un noir cachot, où, depuis deux années, il gémissait dans les fers, quand un ange qui avait la figure de Madeleine, lui était apparu & lui avait dit :

» — Mon père, Dieu est grand ! demandez-lui qu'il vous transporte à Geffray par la toute-puissance de sa divine volonté, & demain vous serez parmi nous !

» Le baron Aldebert avait voulu serrer sa fille sur son cœur, il lui avait tendu les bras, mais l'ange lui avait dit :

» — Demain, mon père, je baiseraï votre main ;

aujourd'hui, je ne puis poser mon pied sur la terre. Priez, ayez confiance & endormez-vous !

» Et le sire de Geffray avait prié, avait eu foi, s'était endormi dans un cachot, & s'était réveillé sous les murs de son château !

» Ses mains enchaînées, ses jambes emprisonnées dans les anneaux de fer, prouvaient, autant que ses paroles, la miraculeuse vérité.

» Alors Madeleine lui dit :

» — Je ne suis pas un ange, mon père ; mais, durant l'espace d'une heure, Dieu m'a prêté des ailes. Oui, je vous ai vu hier : le sol de votre prison était couvert d'un sable fin ; une étroite ouverture laissait passer la lueur argentée de la lune ; vous aviez pour couche de longues herbes sèches, & sur une roche plate, qui formait à elle seule une des parois de la caverne où vous étiez enchaîné, vous aviez gravé ces mots : *Credo in Deum*.

» Les châtelains, leurs fils & leurs serviteurs tombèrent à genoux !

» Jamais, depuis ce temps, un seigneur de Geffray ne commit une action méchante, ni ne fut atteint à la guerre par un javelot ou une balle.

» C'est dans cette chapelle que Madeleine fut enterrée à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Son corps repose sous l'autel, & son âme, du haut des cieux, veille sur les affligés. Depuis huit cents ans l'ange de Geffray garde cette contrée ! »

Au moment où l'Alsacienné terminait son récit, je vis une ombre qui s'avancait lentement dans le sentier : nous étions arrivés à cette heure indécise où le soleil n'éclaire plus la terre & où la nuit ne l'enveloppe pas encore de son manteau de crêpe. L'ombre arriva bientôt près de nous, & je pus alors voir distinctement un doux visage de jeune fille.

La frêle créature qui apparaissait à mes regards avait des yeux d'un bleu céleste, & sa peau rosée & transparente ressemblait à la feuille d'une rose-thé ; elle marchait avec peine en s'appuyant sur deux cannes qui n'étaient pas pour elle des objets de mode, mais des soutiens nécessaires.

Ma gardeuse de chèvres la regarda fixement, puis elle poussa un cri perçant & roula sur l'herbe comme une pelote, en cachant son visage contre terre.

L'apparition s'arrêta aussitôt, & quittant le sentier, elle s'aventura sur la pente rocailleuse ; ses pas étaient chancelants, & je la vis avec terreur passer au-dessus d'un escarpement qui m'eût donné le vertige.

« Qu'a donc cette pauvre fille ? me demandait-elle.

— Je crois qu'elle a peur de vous, répondis-je, & l'effet que me produisit la figure d'ange que j'avais devant les yeux, fut tel que je ne pus ajouter à cette réponse, ni le mot de : madame ! ni celui de : mademoiselle ! comme la politesse l'exigeait.

— Je ne suis pourtant pas très-effrayante, reprit tristement l'apparition en me montrant les bé-



quilles, sans le secours desquelles elle paraissait ne pouvoir se tenir debout.

— Elle vous prend pour l'ange gardien, dis-je en souriant.

L'apparition ne me répondit pas & resta devant moi, regardant avec compassion la grosse fille qui continuait à crier & à mordre la mousse. Sous l'influence d'une émotion étrange & poussé par une curiosité invincible, je m'écriai :

« Qui êtes-vous donc ? »

— Je suis Madeleine de Geffray, » me fut-il répondu d'une voix douce.

En entendant ces mots, la gardeuse de chèvres poussa un cri de terreur, elle eut une convulsion nerveuse & perdit connaissance.

Quoique très-impatiente par les contorsions & le tapage de la montagnarde, je ne voulus pas l'abandonner en cet état, & pendant que je frappais de toutes mes forces dans ses grosses mains calleuses, & que j'essayais de lui prouver par des paroles qu'elle n'entendait pas, que sa frayeur était insensée, l'apparition disparut.

Je m'élançai sur le bord de l'escarpement, & je ne vis rien, car les ombres de la nuit descendaient rapidement sur la montagne.

J'éprouvai, au premier instant, une vive contrariété ; puis je ne pus m'empêcher de rire de la singulière surexcitation d'esprit dans laquelle j'étais depuis une heure.

« Décidément, pensai-je, les ruines & les légendes sont dangereuses pour mon cerveau : la jeune fille que je viens de rencontrer s'est amusée à mes dépens, & franchement elle a bien fait ! »

Néanmoins, quand ma bergère eut retrouvé l'usage de ses sens & celui de son esprit, je la quittai bien vite pour courir après l'apparition, & je marchais depuis quelques minutes, lorsque mes regards s'arrêtèrent sur un objet qui brillait à mes pieds. C'était un chapelet que je mis dans ma poche, tout en me félicitant d'avoir trouvé l'occasion de revoir mon inconnue, car je ne doutais pas que ce chapelet lui appartînt, & il devenait un passeport pour entrer chez elle, si toutefois elle avait un gîte sur terre.

Je comptais coucher encore à Ribeauvillé, où j'étais descendu la veille, & je pensais que le maître de l'hôtel des Vosges me renseignerait facilement sur ce que je voulais savoir. Si mon apparition était une voyageuse, elle avait dû s'arrêter dans le même hôtel que moi, cet établissement étant sans rival à Ribeauvillé, & si elle habitait le pays, mon hôte ne pouvait manquer de la connaître.

Aussitôt arrivé, je m'empressai de commencer mon interrogatoire, & ce fût l'hôtesse, très-accorte personne, qui me répondit :

« Oui, monsieur, je connais la demoiselle pâle & blonde que vous avez vue ; tout le monde parle d'elle depuis huit jours qu'elle est ici : elle est descendue chez moi, comme les étrangers de distinction ont coutume de le faire. Elle occupait le n° 8

& sa tante le n° 9. Ces personnes sont *très comme il faut*, car elles ont généreusement payé le service ; mais leurs gens ne savaient guère vivre : on avait beau les questionner, ils ne répondaient rien, ou s'ils répondaient, c'était pour se moquer de nous ; ces deux fainéants se promenaient toute la journée & ne voulaient seulement pas dire où ils allaient, ni même où habitaient leurs maîtresses. Mais ils ont eu beau faire, on a su tout de même qu'ils montaient au château de Geffray & y restaient depuis le matin jusqu'au soir ; on pense ici que ces dames-là sont un peu *toquées*, & qu'elles habiteront là-haut, rapport à l'ange qui leur a rendu un petit service. »

Si j'avais laissé la maîtresse de l'hôtel des Vosges continuer son récit, elle parlerait encore ; je l'interrompis pour lui demander où étaient ces étrangères.

« Parties, monsieur, parties ! »

Je m'élançai dans la rue.

« Vous ne les rattraperez pas, monsieur, il y a cinq minutes que le train est en marche ! me cria l'Alsacienne.

— Où vont-elles ? dis-je en m'arrêtant découragé.

— Ah ! quant à cela, je n'en sais rien, nous ne nous permettons pas de demander aux voyageurs où ils vont.

— Quel est le nom de ces dames ?

— La tante se nomme madame de Fernet.

— Et la nièce ?

— Je ne sais pas.

— Vous savez au moins son prénom ?

— La tante l'appelait toujours : *Mon Ange* !

Je ne pus m'empêcher de tressaillir en entendant ce mot d'*ange*. Où aller ? A Bâle ou à Strasbourg ? Pourquoi me lancer à la poursuite d'une inconnue ? Pour lui rendre un chapelet qui, peut-être, ne lui appartenait pas.

Je me pris à rire de moi-même pour la seconde fois, & si le lecteur me connaissait il rirait aussi. Il s'imagine sans doute que je suis jeune & beau, & que mon cœur s'est donné avec la rapidité de la foudre, sur le haut d'une montagne, entre le coucher du soleil & le lever de la lune, à une ombre à peine entrevue !

Si le lecteur pense tout cela, il se trompe, hélas ! Je ne suis plus jeune & je n'ai jamais été beau. Aux prochaines moissons, j'aurai cinquante-sept ans !

Ce n'était donc pas mon vieux cœur qui courait après la fugitive, mais mon esprit ! Je voulais avoir le mot de cette énigme ; je voulais savoir pourquoi l'ange de Geffray avait laissé dans mon âme une impression si profonde, & pourquoi cette pâle figure d'enfant me semblait le reflet d'un visage céleste !

Ne pouvant obtenir aucun renseignement de mes hôtes, je montai dans ma chambre, & je me mis à considérer le chapelet qui n'avait certainement pas été rapporté des croisades. Je tournais



dans mes doigts ses grains d'ivoire, quand tout à coup une inscription gravée sur la médaille arrêta mes regards, & je lus : « Madeleine de Geffray, 5 mai 1864. »

Mon inconnue se nommait donc bien réellement Madeleine de Geffray, & sans doute elle descendait des preux chevaliers qui avaient jadis établi leur nid d'aigles sur la montagne de Ribeauvillé.

Le lendemain, je partis pour Colmar, & j'appris d'un vieux secrétaire de la bibliothèque que les Geffray avaient quitté le pays depuis plus de deux cents ans; mais on ne savait pas en Alsace si cette antique race était éteinte, ou s'il existait encore des descendants de ces *hauts barons*.

Pendant que je dînais à table d'hôte, je ne pus m'empêcher de parler du sujet qui, pour moi, était passé à l'état de curiosité chronique.

« Monsieur, me dit un commis voyageur, j'ai entendu parler d'une famille de Geffray qui habite Lyon. »

Le soir même je partais pour Lyon. En arrivant dans cette ville, je pris l'almanach des adresses, & je trouvai de suite : Geffray (Charles Dieudonné-Victor), 10, rue Royale. Je me rendis au domicile indiqué, & je fus introduit par une femme de service dans un salon élégamment meublé, où une jeune fille jouait du piano. Elle était petite & blonde, & comme elle tournait le dos à la porte, je ne pus d'abord distinguer ses traits; mais mon cœur, en dépit de mes cinquante-sept printemps, battit si fort que les allumettes oubliées dans la poche de mon gilet faillirent prendre feu.

Je m'élançai vers le piano, croyant me trouver face à face avec l'ange de la montagne; mais, hélas! mon pied glissa sur le parquet & je tombai lourdement en faisant un bruit effroyable.

La jeune fille poussa un cri aigu, & aussitôt trois portes s'ouvrirent à la fois : à l'une d'elles parut une douairière qui me lança un regard courroucé; à l'autre un monsieur enveloppé d'une robe de chambre à ramages éclatants, & chaussé de pantoufles de tapisserie qui représentaient des singes noirs se battant sur un fond rouge; à la troisième un valet, taillé en hercule, se présenta le plumeau à la main.

Vu la position que j'avais prise, très-involontairement, mon nez se trouvait au niveau des singes noirs, & il me sembla qu'ils me regardaient avec une insultante ironie.

Le domestique s'empressa de me relever, me maniant comme il eût manié un meuble de chêne, & me fourrant son plumeau dans la figure.

J'avais un pied foulé & je souffrais horriblement.

« Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service? me dit le maître du logis.

— Je viens rapporter à mademoiselle votre fille un chapelet qu'elle a perdu dans les ruines du château de Geffray. »

Celui que je prenais pour un arrière-neveu de l'ange gardien fit à sa femme un petit signe en se

frappant le front pour indiquer que mon cerveau n'était pas en bon état. J'en fut assez mortifié, & je repris aussitôt en me tournant vers la jeune fille :

« Ce n'est pas mademoiselle que j'ai rencontrée sur la montagne, c'est probablement sa sœur.

— De quelle montagne voulez-vous parler? me dit le maître de la maison.

— De la montagne de Ribeauvillé, dans les Vosges.

— Je ne connais pas les Vosges.

— Mais, monsieur, c'est cependant à Ribeauvillé que se trouvent les ruines du château de vos aïeux, car vous descendez sans doute du baron Aldebert de Geffray, qui fut prisonnier du sultan Saladin.

— Non, monsieur, mon père était chapelier, & il n'a jamais été en prison. »

J'allais me retirer profondément désappointé, quand le prudent Lyonnais fit à part lui la réflexion que je devais être un filou ou un fou. J'étais arrivé chez lui à l'aide d'un prétexte absurde, & il n'entendait pas qu'un intrus vînt impunément troubler le calme de son domicile. Or, il me pria de lui dire mon nom & de lui indiquer ma demeure, après quoi les portes me furent ouvertes; mais je m'aperçus que j'étais suivi jusqu'à mon hôtel par le valet de taille gigantesque qui m'avait remis sur mes pieds d'une façon si énergique; bientôt après, j'étais sommé officiellement d'expliquer ma présence intempestive chez monsieur Geffray, ancien négociant, demeurant à Lyon, rue Royale, n° 10.

Je parvins sans peine à prouver mon innocence, mais il est toujours désagréable d'être soupçonné même injustement. En exprimant mon désir de retrouver les descendants du baron Aldebert de Geffray, j'éveillai un souvenir dans la mémoire d'un agent de la municipalité lyonnaise.

« Monsieur, me dit-il, j'ai connu un officier de marine en retraite qui porte le nom de Geffray & le titre de baron, je crois.

— A-t-il une fille?

— Il en a cinq.

— Où habite-t-il?

— A Bordeaux. »

Une heure après je partais pour Bordeaux.

Mon esprit n'était pas dérangé comme l'avait cru le Geffray de la rue Royale; je ne croyais point assurément que la frêle créature que j'avais entrevue sur la cime des Vosges fût une ombre sortie du tombeau où elle dormait depuis huit cents ans; si j'avais eu cette pensée, au lieu de courir à Lyon & à Bordeaux, j'aurais attendu sur la montagne de Ribeauvillé que l'ange de Geffray eût de nouveau la fantaisie de se promener dans ses anciens domaines.

Le sentiment que j'éprouvais était indéfinissable; l'enfant délicate & chancelante qui m'était apparue dans un moment où mon imagination était empreinte d'une fantastique légende, m'in-



spirait à la fois une ardente curiosité & un sentiment de tendresse mêlé d'un attendrissement profond. Il me semblait que, elle aussi, était sur terre pour souffrir, pour prier & pour attirer sur ceux qu'elle aimait toutes les bénédictions du ciel, & je cherchais à rattacher Madeleine de Geffray vivante à Madeleine de Geffray, la sainte gardienne de la montagne.

En arrivant à Bordeaux, je descendis à l'hôtel de Richelieu, & on m'indiqua immédiatement la demeure de monsieur de Geffray, qui occupait une fort belle maison sur le quai.

Je résolus d'être calme pour ne pas recommencer une seconde esclandre; j'essayai soigneusement les semelles de mes bottes sur les paillassons, pour ne pas glisser sur le parquet, & je suivis un domestique qui me fit entrer dans un cabinet de travail rempli d'objets exotiques, de coquilles rapportées des mers lointaines, d'armes & de vêtements de sauvages dont les flèches & les plumes formaient la majeure partie, de plantes inconnues desséchées & suspendues aux murailles, d'étoffes indiennes & de porcelaines chinoises.

Au milieu de ce magasin de curiosités, je vis un vieillard à la figure bronzée & dont tout l'ensemble conservait l'empreinte du commandement. Quand il ouvrit la bouche pour me demander le motif de ma visite, je crus qu'il allait crier : *tribord & bâbord*.

« Monsieur, dis-je, c'est bien au baron de Geffray que j'ai l'honneur de parler ? »

— Oui, monsieur.

— Vous avez plusieurs enfants ?

— Oui, monsieur.

— Cinq filles, je crois ?

— Oui, monsieur.

— Parmi mesdemoiselles de Geffray, il y en a une qui se nomme Madeleine ?

— Oui, monsieur.

— C'est elle ! » m'écriai-je.

Le marin fronça le sourcil.

« Me sera-t-il permis de savoir, monsieur, reprit-il, quel motif vous porte à faire ainsi l'inventaire de ma famille... »

— Je visitais la semaine dernière les ruines de l'antique château de Geffray : mademoiselle Madeleine de Geffray, votre fille, passa près de moi, perdit son chapelet, & j'ai fait le tour de la France pour le lui rapporter.

— Vous avez pris une peine inutile, reprit sèchement le vieux loup de mer ; ce n'est pas ma fille que vous avez rencontrée en Alsace, car depuis six mois elle n'a pas quitté Bordeaux, & comme nous sommes protestants, ma fille ne possède pas de chapelet.

— Alors, monsieur, vous avez une nièce qui porte aussi le nom de Madeleine de Geffray ?

— Non, monsieur.

— Une cousine peut-être ?

— Non, monsieur. D'ailleurs le nom de ma fa-

mille ne s'écrit pas de la même manière que celui des Geffray d'Alsace.

— Vous les connaissez donc ?

— Pas le moins du monde, je connais seulement l'orthographe de leur nom. »

Je me sentis profondément découragé.

Le lendemain, je repris la route de Paris, où je passai l'hiver, livré à mes occupations ordinaires, mais revoyant sans cesse la douce figure de Madeleine.

Je ne parlai plus à qui que ce soit de la légende de Ribeauvillé ; car je voulais respecter le pieux & poétique souvenir qui avait laissé dans mon âme une trace si profonde, & je ne voulais pas qu'il fût effleuré par le sourire des incrédules.

Quand le printemps revint, j'allai souvent me promener au bois de Boulogne & sur les bords de la Seine ; je respirais avec délices la senteur embaumée des fleurs qui sortaient timidement de terre, & je m'asseyais à l'ombre du feuillage naissant, regardant courir l'eau & voguer les barques légères, d'où partaient les éclats de rire & les joyeuses chansons.

Un jour où j'étais étendu dans l'herbe sur la rive de Boulogne, je vis en face de moi une petite embarcation qui partait de Saint-Cloud ; elle était peinte en vert, & sur une banderole blanche je lus ces mots, si souvent présents à ma pensée : *Angelus-Custos*.

La barque contenait trois promeneurs : un élégant canotier la faisait voler sur l'onde ; une belle jeune fille, fraîche & vigoureuse, tenait le gouvernail, tandis qu'une frêle enfant était couchée, plutôt qu'assise en face d'elle. Penchée au-dessus de l'eau, cette enfant rappelait ces statues attachées à l'avant des bâtiments & qui sont l'image du patron sous l'invocation duquel est placé l'équipage.

La barque se rapprocha de moi, & je reconnus, avec une joie indicible, Madeleine de Geffray !... C'était bien la même figure d'ange, la même sérénité de sainte, la même pureté céleste !

Involontairement, je tendis les bras vers elle, mais elle ne me vit pas, & la barque passa avec la rapidité de l'oiseau qui vole.

J'attendis à la même place le retour de Madeleine, regardant, tant que je pus la voir, la nacelle qui emportait loin de moi l'ange de mes derniers rêves, & qui bientôt devint un imperceptible point noir qui se perdit dans les vapeurs bleues de la Seine.

Alors j'examinai la maison d'où était sortie Madeleine : le balcon & les fenêtres étaient entourés de pampres qui retombaient en se balançant au souffle léger d'avril, & de beaux arbres abritaient une pelouse qui s'étendait jusqu'au fleuve. Cette villa ressemblait à un nid caché dans le feuillage.

Je vis enfin apparaître la barque verte, & du plus loin que je l'aperçus, je la reconnus entre toutes les autres.

Quand Madeleine, marchant lentement appuyée sur ses deux cannes, fut rentrée au logis, je me



levai & me dirigeai vers Saint-Cloud. Mon plan était fait d'avance : je me rendis chez le curé, & je lui demandai si parmi ses paroissiens il connaissait les Geffray.

« Non pas parmi mes paroissiens, me répondit-il, mais à la tête de ma paroisse, à l'avant-garde, pour montrer à tous le bon chemin.

— Vous pouvez alors me donner des renseignements sur mademoiselle Madeleine de Geffray ?

— Certainement, reprit le curé avec un air de contrainte. — Mais est-ce pour vous, monsieur, ajouta-t-il, que vous me demandez les renseignements ?

— Oui, monsieur le curé.

— C'est que je dois vous prévenir que cette chère enfant ne songe pas du tout à se marier, & d'ailleurs vous me semblez bien vieux pour elle. »

Je ne pus m'empêcher de rire de tout mon cœur.

« Ni moi non plus, m'écriai-je, je ne songe nullement à me marier ; car je cours à toute vitesse vers mes cinquante-sept ans, & en prenant des informations sur mademoiselle de Geffray, je suis guidé par un sentiment d'admiration tout à fait désintéressé. »

Je dis alors au curé de Saint-Cloud la rencontre que j'avais faite sur la montagne de Ribeuville &, comme preuve de conviction, je lui montrai le chapelet, qui, depuis six mois, ne me quittait pas un seul instant.

« C'est moi qui ai béni ce chapelet, le 5 mai 1864, jour de la première communion de Madeleine, & la pauvre enfant attachait à la perte de ce cher objet une importance presque superstitieuse.

— Connaissez-vous la légende de l'Ange gardien ? demandai-je au curé.

— Oui, je la connaissais, & je vous avoue que je crois fermement à l'influence de l'ange de Geffray sur tous les rejetons de sa race.

— Ces Geffray descendent donc bien réellement du baron Aldebert ?

— En ligne directe ; & jamais famille n'offrit un plus remarquable exemple de toutes les vertus & de toutes les traditions de loyauté chevaleresques ; mais Madeleine est pour ainsi dire la personnification de la vertu même sur terre, & s'il nous était permis de croire à la métempsychose, je vous dirais que c'est l'âme de l'Ange gardien qui est revenue ici-bas sous une enveloppe formée à l'image de celle qu'elle animait, il y a huit siècles.

» Comme l'ange de Geffray, notre Madeleine est petite, chétive & n'a jamais pu marcher sans appui : sa pieuse mère, loin de s'en affliger, a vu là le doigt de Dieu ! Elle a béni les décrets de la Providence, & elle vénère son enfant !

» L'âme de Madeleine a la pureté & la force du cristal de roche ! Elle aime avec passion le Créateur qui, en lui donnant l'existence, lui a imposé la souffrance ; sa vie se passe à faire silencieusement le bien ; son intelligence, aussi développée que sa nature physique l'est peu, a des ressources

infinies pour soulager toutes les misères : elle donne à manger à ceux qui ont faim, elle couvre ceux qui sont nus, & elle trouve dans son cœur des consolations pour toutes les douleurs ! Sa douce voix ramène aux saintes croyances ceux qui doutent, son regard seul donne l'espérance & la foi ! Si, là-bas, sur les rochers de Geffray, la mémoire bénie de l'Ange gardien plane comme un écho du passé, nous avons ici, monsieur, au milieu de nous, un autre ange bienfaisant comme lui. »

Le curé s'arrêta parce que ses larmes l'empêchaient de continuer.

« Pourrai-je revoir l'ange de Saint-Cloud ? demandai-je timidement,

— Oui, certainement ; frappez à la porte, & on vous ouvrira. »

En quittant le presbytère, j'allai dîner à la *Tête noire*, car il était sept heures, & je pensais qu'il n'était pas convenable de me présenter avant huit.

Le moment si longtemps désiré arriva enfin ! Quand je traversai le petit jardin anglais qui entourait la villa des Geffray, je songeai au contraste frappant du présent avec le passé : je comparai la gracieuse & riante demeure des descendants avec l'altière forteresse qui, jadis abritait leurs aïeux. Le domicile de Saint-Cloud devait être assurément plus commode & plus confortable que le château des Vosges ; mais je ne pus cependant m'empêcher de donner un regret aux majestueuses ruines abandonnées.

Le salon des Geffray offrait le plus charmant modèle qu'un peintre d'intérieur puisse rêver : la baronne de Geffray accompagnait au piano sa fille aînée, qui chantait une romance de Nadaud.

Le baron, au coin du feu, entouré de ses nombreux enfants, était le type du patriarche chrétien dans la plus noble acception du mot.

Mais ce qui me frappa tout d'abord, ce fut la douce figure de Madeleine, éclairée par la lueur de la lampe près de laquelle elle travaillait ; ses petites mains délicates confectionnaient des vêtements destinés à ses chers pauvres.

Madeleine semblait avoir été formée d'un rayon céleste ; on eût dit qu'elle était descendue sur terre pour quelques instants seulement, tant la pure sérénité de son regard l'élevait au-dessus de la nature humaine.

Je ne fus pas accueilli en étranger, car le curé que j'aperçus enfin avait annoncé ma visite.

Madeleine éprouva une joie d'enfant en revoyant son chapelet. Elle me raconta qu'elle était allée à Geffray pour prier l'Ange gardien de veiller sur un frère chéri qui venait de s'engager soldat. Elle avait voulu rester seule un soir dans la chapelle, pensant que les ombres mystérieuses de la nuit rapprochent les vivants des morts : elle évoquait au milieu de ces ruines le souvenir de ses ancêtres, elle demandait aux âmes des guerriers, qui avaient combattu aux croisades, de prier Dieu



pour le jeune soldat chrétien ! Puis elle était montée sur les remparts, & elle avait chanté le cantique qui m'avait semblé être l'écho des cantiques célestes.

Depuis ce jour, j'ai bien souvent revu Madeleine, qui est la bénédiction vivante du foyer des Geffray, & comme mon esprit a été profondément frappé

par la légende de l'Ange gardien, il me semble qu'une auréole entoure, le front pur de la jeune sainte, & que des ailes, blanches comme son âme, sont repliées à ses côtés, en attendant l'heure où les Geffray auront au ciel deux anges gardiens.

COMTESSE DE MIRABEAU.

LA

# FAMILLE REYDEL

I

## INTRODUCTION

DEPUIS un siècle & plus, la famille Reydel occupait un haut rang en Bourgogne, & tout le pays, à trente lieues autour de Macon, savait ce que ce nom rappelait de fortuné, de belles alliances, d'honorabilité dans le travail & de grandeur dans l'emploi de la richesse. Cette famille appartenait à la forte race des propriétaires campagnards qui fournissent au clergé, à la magistrature, à l'armée, à l'industrie, tant de sujets excellents, qu'une éducation virile a trempés pour les luttes et le dévouement des grandes carrières. On ne se souvenait pas très-bien de l'époque où le premier Reydel avait acquis la ferme de Romenay, qui appartenait toujours à ses descendants et dont la branche aînée portait le nom ; les actes publics établissaient seulement que, sous le règne de Louis XV, cette famille était déjà nombreuse, bien alliée et comptée parmi celles qui, si modeste que fût leur première origine, tenaient une place notable dans la contrée. Vers la Révolution, l'aîné des Reydel employa la dot de sa femme, fille d'un maître des Eaux et Forêts, à l'acquisition d'un grand bois dans le Jura ; il l'exploita si avantageusement qu'au bout de dix ans sa fortune était doublée, & qu'il avait pu louer, à un fermier, Romenay & ses terres ; bâtir dans un site charmant, au bord de la rivière de Saône, une belle maison que ses descendants agrandirent & qui porte, à juste titre, le nom de château. Son fils, Maximilien, se maria de bonne

heure avec la fille d'un conseiller de Dijon, qui lui donna un fils ; elle vécut peu d'années, & son jeune mari, pour tromper sa douleur, se jeta dans de grandes affaires ; il exploita les forêts, il fonda dans les Vosges & le Jura des scieries mécaniques, il prit part, & toujours avec le plus heureux succès, aux opérations financières de l'Empire, & arrivé à un âge relativement avancé, il épousa en deuxième nocces, durant un séjour qu'il fit en Allemagne, une jeune personne qui appartenait à une ancienne famille de Cologne. Il l'amena en France & il se retira avec elle à la Pêcherie, nom sous lequel on désignait son château, & il y vécut honorablement & tranquillement, au milieu du bonheur domestique que sa femme & les deux enfants qu'elle lui avait donnés créaient autour de lui. Sa vie se prolongea, & quand le terme de cette existence laborieuse échut enfin, le fils & la fille, nés du second lit, touchaient à leur majorité. Le public apprit, sans trop de surprise, que le fils aîné, Maxime Reydel de Romenay, séparait ses intérêts de ceux de sa belle-mère & des enfants de celle-ci ; il se retira à Paris, & bientôt, car de notre temps, les vivants & les morts vont vite ! il fut à peu près oublié dans sa province natale, où madame Reydel continua les traditions honorables & distinguées de cette famille. Son veuvage fut entouré de respect, & la tendresse éclairée qu'elle témoigna à ses enfants lui attira de justes sympathies. Elle les maria tous deux ; sa fille mourut de bonne heure sans laisser de postérité ; son fils, Guillaume, disparut aussi de la scène du monde, après quinze ans d'une union heureuse. Sa femme l'avait précédé au tombeau, & de leur nombreuse famille, trois filles seules demeuraient, qui vécurent auprès de leur grand'mère & tutrice, &



furent la consolation de son veuvage & des pertes cruelles par lesquelles Dieu l'avait visitée.

Au moment où s'ouvre cette histoire, l'aînée des demoiselles Reydel de Romenay, Esther, avait dix-huit ans; sa sœur, Albine, en comptait seize, & la troisième, Geneviève, en avait dix à peine. Esther n'avait quitté la Pêcherie que pendant deux années passées au Sacré-Cœur de Paris; sa sœur l'y remplaçait, en attendant que Geneviève allât y chercher à son tour ce complément d'éducation qu'en province on demande volontiers aux établissements distingués de la rue de Sèvres ou de la rue de Varennes, & qui ajoute, semble-t-il, la grâce & la distinction du temps où nous vivons à celles que la nature a données.

Esther seule, parmi ses sœurs, attirait les yeux & la discrète attention des pères & des mères de famille. Sa fortune était grande, car madame Reydel avait géré ses biens avec cette prudence, dont les veuves & les tutrices ont le secret : tout son extérieur annonçait une nature aussi distinguée qu'aimable, & la modeste dignité du nom qu'elle portait, de ce nom sans tache & respecté de tous, ajoutait comme une auréole à son jeune visage. Toutes les familles du pays, les plus anciennes, les plus nobles, eussent été glorieuses de s'allier à la sienne, & il n'était pas une mère qui ne désirât pour son fils une alliance qui le rendrait le mari d'Esther & le petit-gendre de madame Reydel.

Celle-ci recevait peu de monde à la Pêcherie; elle voulait demeurer libre de l'avenir de ses petites-filles, & elle redoutait tout engagement qui pourrait lier ses volontés. Elle n'accueillait que quelques voisins, & parmi eux surtout son gendre, monsieur de la Ferté, le mari de la fille qu'elle avait perdue; pourtant, la vie qu'on menait au château ne paraissait triste ni à Esther ni à ses sœurs. Leur grand'mère avait le talent rare de les occuper & de les amuser; elle avait conservé de son éducation allemande le goût de la musique & des ouvrages de main; le grand château ressemblait à une volière où chantaient de charmants oiseaux, & au palais d'une fée où la navette, l'aiguille, les ingénieux travaux, les élégantes inventions faisaient courir les heures. Les promenades en voiture, ou en bateau sur la Saône, coupaient l'après-dînée, & la présence du bon oncle de la Ferté, — mon oncle Horace — comme l'appelaient les jeunes filles, ajoutait de la gaieté & de l'entrain à cette vie retirée. Un voyage à Paris chaque hiver, un voyage aux eaux ou aux bains de mer, chaque été, mêlaient des souvenirs agréables à la trame monotone, qui est le fond de toute vie humaine. Esther ne désirait rien de plus: elle allait vers l'avenir avec plus d'espérances que d'aspirations; c'était une âme virgine qui, même dans l'intime de la pensée, ne levait pas les voiles qui bornaient son horizon. Elle aimait tendrement ses sœurs, cordialement son oncle Horace; elle éprouvait pour sa grand'mère une profonde affec-

tion, tempérée par un grand respect, voisin de la crainte & qu'expliquaient les manières & les façons d'agir de madame Reydel, hautes avec tout le monde, réservées même au sein de sa famille; mais ce sentiment s'alliait si bien à la distance d'âge qui les séparait qu'Esther ne pouvait s'étonner de ne pas ressentir pour son aïeule la confiance tendre qu'une jeune mère eût attirée. Tout semblait à sa place, & elle attendait, dans une situation sereine, dans d'agréables loisirs & des études, des travaux de son choix, les changements, heureux sans doute, que l'avenir pourrait apporter dans sa destinée.

## II

### LE VOYAGE

A l'époque où commence ce récit, la santé de madame Reydel avait nécessité un séjour à Vichy; elle souffrait souvent du foie, & peut-être était-ce à cette disposition physique qu'il fallait attribuer ce qu'il y avait dans son caractère de nuances sévères & tristes. Esther & l'oncle Horace l'avaient accompagnée, & après un séjour d'un mois dans la petite ville du Bourbonnais, auprès de ses fontaines célèbres, ils revenaient tous les trois, par le chemin de fer nouvellement établi, vers Paris, où Albine les attendait avec impatience. Geneviève était demeurée à la Pêcherie avec la gouvernante qui l'avait élevée, & ses jolies petites lettres avaient souvent réjoui son aïeule & sa sœur; les trois voyageurs repartaient avec ce plaisir familial à ceux qui ont un doux foyer & que d'aimables visages salueront au retour. Ils occupaient seuls un compartiment de première classe, dont les larges panneaux vitrés encadraient à chaque soupir de la locomotive, un nouveau paysage. Esther, accoudée à la portière, regardait d'un œil attentif les champs diaprés devant lesquels la vapeur l'emportait à tire-d'ailes; elle cherchait à graver dans son esprit ces formes, ces aspects d'une nature que peut-être elle ne reverrait jamais : ici, un sentier ombragé & fuyant, là, dans une prairie, des vaches noires groupées comme les aurait voulues Berchem, & ces bois si loin que leur masse opaque apparaissait bleue, & ces jolies collines d'où jaillissait un clocher, pointant dans le ciel au-dessus des toits moussus du village; elle contemplait, réfléchissait, rêvait, & elle eût fait plaisir à regarder si quelqu'un s'était trouvé là pour voir la pensée errer sur ce front pur, comme les ombres des arbres & des plantes erraient sur la terre éclairée. Esther était belle sans s'en douter, grande, mince, elle avait la dignité de la jeune fille, qui naît de l'extrême pureté; son visage d'un ovale long, son front haut, son nez légèrement aquilin, ses grands yeux bruns voilés de cils épais, avaient une expression singulièrement élevée; aucune mauvaise passion, aucune pensée vulgaire n'aurait



osé se cacher derrière ce beau visage aux contours nobles ; la vérité & la bonté seules pouvaient s'exprimer par cette bouche un peu grande, mais correcte, & le menton, saillant, accusé, disait que quelque douceur qu'exprimassent les yeux caressants & le son harmonieux de la voix, la fermeté ne manquerait pas, au besoin, pour soutenir une résolution juste. La toilette d'Esther annonçait l'ordre & le goût ; en ce temps-là, il y a vingt ans & plus ! on ne croyait pas devoir revêtir un costume d'actrice, parce qu'on partait pour Vichy ou Pornic ; Esther portait une simple toilette de mousseline laine, à rayures lilas & blanc, avec un petit mantelet de taffetas noir & un chapeau de paille garni de violettes de Parme ; tout était frais, soigné & d'accord avec le calme & la distinction de sa personne.

Madame Reydel, assise en face d'elle, portait le deuil qu'elle n'avait jamais quitté depuis la mort de son fils ; elle avait alors soixante ans, & malgré sa petite taille & ses traits un peu effacés, elle avait un air imposant ; nul ne supportait bien le froid & perspicace regard de son œil bleu, & quoiqu'elle fût très-polie, il ne venait dans l'idée de personne, ni manant, ni rude ouvrier, ni femme de chambre à la parole leste, de se familiariser avec elle.

Monsieur de la Ferté, son gendre, vrai gentilhomme de campagne, grand, robuste, les joues colorées d'un rose bon teint, causait avec madame Reydel, & lui donnait volontiers la réplique à propos des divers personnages qu'ils avaient rencontrés à Vichy. Il riait d'un bon gros rire aux observations quelquefois moqueuses de sa belle-mère, & n'interrompait la conversation que pour jeter un coup d'œil sur la campagne qui lui paraissait très-favorable à la chasse.

Un quatrième personnage, un intrus, occupait le coin du compartiment à côté d'Esther : c'était un charmant Kings' Charles, nommé Stello, qui montrait de temps en temps sa petite figure douce & mutine, & refoulé dans son coin par la main d'Esther, la léchait en ayant l'air de demander grâce pour sa présence. Ce chien était le favori de madame Reydel, & Esther en prenait un soin tendre & particulier.

Le convoi allait à toute vapeur, il venait de quitter le bourg de S.... & au mouvement ralenti que l'on garde en sortant d'une gare, succédait une rapidité vertigineuse : arbres, maisons, collines, vignobles fuyaient avant qu'on eût pu distinguer leurs formes qui se suivaient en se confondant ; la conversation devenait impossible ; tout à coup, un choc terrible, une trépidation sans nom ébranlèrent tous les anneaux de celong serpent que la locomotive traînait à sa suite. Le wagon dans lequel se trouvait la famille Reydel, horriblement soulevé, ses chaînes brisées en partie, ses vitres en éclats, fut, avec une rapidité étrange & des ballottements épouvantables, soulevé, transporté & jeté sur le flanc au-dessus d'un amas de wagons fracassés, qui

formaient au milieu de la voie une montagne d'où filtraient un ruisseau de sang & d'où sortaient des cris & des lamentations. La locomotive, semblable à un gigantesque animal, abattu par la foudre, gisait sous le monceau de ruines, & ses charbons embrasés mettaient le feu à ce bûcher informe où se plaignaient des êtres humains. Au milieu de cette catastrophe, Esther ne perdit pas connaissance ; elle éleva son cœur à Dieu dans ce rapide élan de la prière qui monte vers Dieu comme le vol du condor, &, fermant les yeux, elle attendit la mort. Combien y a-t-il de siècles dans une seconde d'angoisse ! Elle entendit la voix de son aïeule qui disait : — Esther, êtes-vous blessée ?

Ouvrant les yeux, elle vit madame Reydel couchée au fond du wagon renversé ; elle était couverte de sang, mais ce sang décollait du front de monsieur de la Ferté, que les éclats de glace & de bois avaient affreusement meurtri. Esther était froissée au bras, mais elle ne s'en aperçut pas, dans l'effroi que lui causait la vue de son aïeule & de son oncle. Monsieur de la Ferté essayait de se débarrasser du voile sanglant qui tombait sur ses yeux, & répétait aux deux dames :

« Ne vous effrayez pas, on va venir à notre secours. Il vaut mieux être dessus que dessous ! je n'ai rien !... tranquillisez-vous donc !... »

Et faisant un effort, il cria d'une voix haute :

« Au secours ! »

Deux minutes se passèrent encore, longue agonie ! Les trois voyageurs ne voyaient rien, car le wagon était renversé sur une de ses portières, l'autre se dressant en l'air ; mais ils entendaient un chœur affreux de plaintes & de juréments, & ils voyaient une fumée épaisse qui tourbillonnait au-dessus d'eux :

« Au secours ! répéta monsieur de la Ferté.

— Je viens ! dit une voix. »

Et un jeune homme apparut à la portière, noir de fumée & les vêtements déchirés.

« Monsieur, sauvez ma fille ! s'écria madame Reydel... »

« — Je vous sauverai tous, répondit-il, ne craignez pas. »

Il ouvrit la portière, & s'appuyant contre les parois de la voiture, il enleva Esther dans ses bras, quoiqu'elle fit résistance, en répétant :

« D'abord, ma mère, monsieur ! il la tira hors du wagon & la descendit de cette montagne brûlante, au milieu d'une pluie de flammèches, & la déposa, saine & sauve, sur la voie. Madame Reydel, monsieur de la Ferté furent sauvés aussi heureusement, & même le petit chien, qui hurlait d'inquiétude, fut remis entre les bras de sa maîtresse. Esther n'oublia jamais l'affreux tableau dont ses sens furent alors frappés : la flamme qui dévorait les wagons, les cris d'un mécanicien, engagé sous sa machine chauffée à blanc, la vue des blessés, étendus sur la berge d'un fossé, mutilés, sanglants, terribles à regarder ; quelques voyageurs, qui semblaient frappés de folie & jetaient



autour d'eux des yeux hagards, où se peignaient toutes les terreurs de cet instant ; elle ne put longtemps soutenir ce spectacle : ses jambes faiblirent ; celui qui l'avait sauvée la soutint, & dit :

« Je vais vous conduire dans la maison du cantonnier, nous y trouverons quelques secours. »

Il soutint à la fois Esther & monsieur de la Ferté, & les conduisit tous à dix pas dans la cabane déserte en ce moment, car le cantonnier & sa femme étaient auprès des blessés. Le jeune homme fit asseoir Esther, & prenant sur un buffet une burette de vinaigre, il la lui fit respirer. Elle revint à elle en poussant un soupir :

« Nous sommes sauvés ! »

— Oui, chère enfant, dit madame Reydel en l'embrassant à plusieurs reprises, nous sommes tous sauvés, grâce au courage de monsieur.

— Et mon oncle Horace ?

— Ne crains rien pour moi, ma petite, dit celui-ci, rien ne se raccommode comme une tête cassée ; à la chasse à courre, j'en ai vu bien d'autres.

— Monsieur, lui dit le jeune homme, si vous vouliez accepter mes services ? je me connais un peu en blessures.

— Volontiers, mon cher monsieur ; je me livre à votre dextérité.

Le jeune homme alla chercher dans un coin de la cabane la boîte à pansement qui s'y trouve toujours en vertu des règlements ; il y prit de la charpie, des bandes & un flacon d'arnica. Monsieur de la Ferté se laissa panser, & sa nièce prêta un utile secours au chirurgien improvisé ; elle tint les bandes, elle les mouilla avec l'arnica, & bientôt un pansement régulier fut exécuté. Monsieur de la Ferté se leva lestement, en s'écriant :

« Il n'y paraîtra plus ; à merveille ; mais quel choc terrible nous avons essuyé ! »

— Deux trains se sont rencontrés, répondit le jeune homme, & le vôtre, étant un train de grande vitesse, a culbuté l'autre. Vous avez eu l'avantage dans le combat.

— Je conviens, dit monsieur de la Ferté, que l'ennemi a mordu la poussière ; mais, diantre ! nous n'étions pas à notre aise, juchés sur ces débris & commençant à griller par les pieds !

— Aussi, monsieur, que de remerciements nous vous devons ! s'écria madame Reydel. »

Il s'inclina, & dit avec modestie :

« Nous aurions voulu faire mieux, mes hommes & moi, mais le déblaiement des wagons accumulés était impossible, & vous avez vu dans quel déplorable état se trouvaient les quelques voyageurs arrachés, à grand-peine, à ce bûcher.

La porte s'ouvrit pendant qu'il parlait ; le cantonnier & un homme d'équipé entrèrent en portant une femme évanouie :

« Monsieur l'ingénieur, dit l'un de ces hommes, encore une blessée, mais celle-ci a plus de peur que de mal.

— Mettez-la sur le lit, répondit le jeune homme. »

Esther s'approcha avec empressement de cette pauvre compagne de malheur : c'était une jeune femme de la campagne, qui n'avait reçu qu'une légère blessure à la main & une éraflure à la joue, mais à qui la terreur avait donné un tel spasme nerveux qu'il secouait le lit sur lequel on l'avait étendue.

« Je vais la panser, dit l'ingénieur, voudriez-vous, mademoiselle, m'aider encore ? »

Elle obéit ; elle se sentait forte en ce moment, il semblait que ces violentes émotions lui eussent donné une intensité de vie, d'activité & de compassion qu'elle n'avait jamais sentie à ce degré. Deux fois, elle recommença auprès de nouveaux blessés ce charitable ministère, dont elle s'acquittait avec une pitié émue, & l'ingénieur avec un sang-froid intelligent. Esther, en l'aidant, le regarda, & se dit à elle-même qu'il lui semblait que cette figure ne lui était pas étrangère. Où l'avait-elle vue ? dans un rêve ? Était-ce quelque vieux portrait que lui rappelait ce visage énergique, & ce regard où la bonté & la franchise éclataient, sans exclure une mâle fermeté ? Elle n'aurait su le dire, mais elle était surprise que cet homme, rencontré une heure auparavant, ne lui fût pas plus étranger.

« Il nous a sauvés, se dit-elle pour s'expliquer ce sentiment, & il paraît si bon ! »

Deux heures se passèrent ainsi ; un médecin accouru de S.... avait donné ses soins aux autres victimes de l'accident ; les hommes de peine déblayaient la voie & un train nouveau venait chercher les voyageurs qui désiraient continuer leur route vers Paris. Madame Reydel & sa famille étaient de ce nombre. Elle récompensa généreusement le cantonnier ; puis, s'avançant vers l'ingénieur, elle lui dit avec plus d'émotion qu'elle n'en montrait d'ordinaire.

— Monsieur, les paroles ne sauraient vous exprimer notre profonde reconnaissance. Vous avez acquis aujourd'hui des amis véritables, daignez compter sur nous & nous fournir un jour l'occasion de payer notre dette.

L'ingénieur écoutait d'un air sympathique ; madame Reydel lui offrit sa carte, en disant :

« Pouvons-nous connaître votre nom ? »

Il jeta les yeux sur la carte qu'il venait de recevoir, & Esther, qui le regardait, le vit changer de visage ; l'expression souriante s'effaçait ; il répondit d'un ton froid & d'une voix tremblante :

« Mon nom importe peu, madame ; je suis l'ingénieur du mouvement de cette ligne.... »

— En voiture ! cria une voix au dehors.

— Il faut partir, madame, adieu. Adieu, mademoiselle. »

Monsieur de la Ferté lui tendit la main ; le jeune homme ne parut pas remarquer ce geste ; Esther le salua, il lui rendit son salut avec hauteur, & il laissa la famille qu'il avait sauvée monter seule dans le wagon qui l'emmenait à Paris.

M<sup>me</sup> M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)



## AUTRES TEMPS, AUTRES MOEURS

**M**ÉFIEZ-VOUS, il vous guette, il est là qui fait sentinelle à votre porte, & si vous sortez, prenez garde !

Mais vos précautions pour l'éviter seront superflues, vous vous laisserez prendre. Vous deviendrez sa victime alors même que pour vous soustraire à lui vous ne mettriez point le pied dehors, car l'importun s'introduira chez vous malgré l'active surveillance du concierge & de vos gens; l'indiscret pénétrera furtivement jusque dans votre chambre, & ce qu'il y a de plus fort, c'est que vous n'ouvrirez ni votre fenêtre ni votre porte pour le chasser, vous le choirez au contraire, comme un enfant gâté, vous ne lui refuserez aucune douceur.

C'est beaucoup de charité de traiter ainsi un ennemi; malheureusement nous n'agissons pas envers tous comme à l'égard de celui-ci, & ce qui désarmerait les autres le rend peut-être plus opiniâtre.

Ce serpent que vous réchaufferez dans votre sein fera de vous son esclave; vous lui obéirez tout en le maudissant: un plaisir vous appellera-t-il? le despote vous en privera; vous adorez la musique? vous n'irez pas au concert; un seul coup d'archet vous fait bondir? vous n'irez pas au bal; votre tyran ne vous permettra même pas de vous en consoler en chantant au piano votre romance favorite; cet ennemi, ce persécuteur, ce despote, c'est le rhumel!

Ah! vous vous croyez à l'abri de ses attaques dans votre salon ou dans votre boudoir garni de tapis, de portières, de rideaux et de tentures.

Là, comme dans une véritable boîte à coton, douillettement enveloppée d'un peignoir ouaté, dans un moelleux fauteuil capitonné, près d'un ardent tison aux bizarres arabesques, vous semblez défier ce petit fléau des humains;

Mais la garde qui veille aux barrières du Louvre  
N'en défend pas nos rois.

Pour trop vouloir nous préserver des rigueurs de la température, en nous mettant en serre chaude comme des plantes frileuses, ne péchons-nous pas contre l'hygiène?

Les Orientaux, les Grecs & les Romains étaient loin, bien loin d'avoir notre confortable & ne s'en portaient pas plus mal.

Un petit foyer portatif était leur seul appareil de chauffage; ils avaient juste de quoi dégourdir leurs doigts, & rendaient par l'exercice leur corps inaccessible au froid. Ces peuples songèrent ensuite à fixer le foyer, ils installèrent alors tout simplement quelques pierres au milieu des habitations, & la fumée s'échappait par une ouverture pratiquée sur le comble. Ce qui n'eût pas empêché, on le pense, des jambons suspendus au plafond de se fumer parfaitement.

Au commencement de l'Empire romain, on imagina de chauffer les palais, les palais seulement, au moyen de fours placés dans les caves.

Ce système, bien que fort imparfait, dura très-longtemps, il devait offrir évidemment l'avantage de ne point alourdir la tête, mais on ne dit pas s'il réchauffait beaucoup les pieds, il faut le croire; car on n'avait encore songé ni aux sirops pectoraux, ni au sucre d'orge, ni à la pâte de guimauve, ni aux boules de gomme, etc., etc.

Plus tard, vint l'idée de placer des tuyaux pour conduire le calorique dans les diverses parties des habitations. — Le calorifère était créé.

Au moyen des calorifères, avec un seul foyer bien établi, on peut chauffer une maison, de la cave aux mansardes, sans consumer beaucoup plus de combustible qu'une seule famille n'en brûlerait.

Le grand défaut, l'unique peut être, qui empêche ce système de se vulgariser, c'est sa monotonie — c'est triste, on ne voit rien. Devant un brasier on se grille les jambes & la figure, mais on voit le feu, on le tisonne, on adresse même la parole à une bûche indocile, on n'est pas seul. — Groupez-vous donc autour d'une bouche de chaleur! aussi la cheminée meublera-t-elle encore longtemps le boudoir comme le salon (1).

Au quatorzième siècle, elle avait presque les

(1) C'est au premier siècle de l'ère chrétienne que paraît remonter l'invention de la cheminée.

Tout d'abord privée de chambranles, surmontée d'une hotte grossière qui donnait dégagement à la fumée, elle ne se rapprochait en rien de la cheminée moderne; ce sont les physiciens Philibert Delorme, Granger, Franklin & Rumford, qui l'ont successivement perfectionnée.



dimensions de certaines alcôves d'aujourd'hui ; il en reste encore çà & là des vestiges dans les anciens châteaux. Sur les panneaux brillaient les trophées des ancêtres.

Toute la famille, fût-elle nombreuse, pouvait entrer sous le manteau de la cheminée, où le chef avait sa place que chacun respectait.

Là se lisaient les histoires du passé, se chantaient des ballades, se racontaient les souvenirs de jeunesse, les impressions de voyage, les prouesses des anciens.

Ces gigantesques cheminées, tout en favorisant l'incendie de troncs entiers, chauffaient très-mal les appartements extrêmement vastes, & cependant le rhume de cerveau ne faisait pas autant de victimes qu'aujourd'hui.

Au quinzième siècle, au seizième surtout, les plus grands artistes de la Renaissance s'attachèrent à embellir la cheminée ; le ciseau, le pinceau, la décorèrent de chefs-d'œuvre.

Le foyer domestique était encore un culte, il avait ses autels.

Mais bientôt le large fauteuil de chêne, où s'asseyait le chef de la famille & autour duquel elle venait se grouper comme au pied d'un trône, disparut de l'âtre.

La vieille cheminée tomba sous le marteau de la civilisation, ensevelissant sous ses décombres les souvenirs de plusieurs générations.

La salle commune se divisa — la famille aussi — & l'individualisme, frère de l'égoïsme, s'installa à la place des pénéates.

Chacun voulut avoir désormais sa petite chambre, son cabinet, son boudoir, sa petite & élégante cheminée de marbre, chauffant bien & pour soi seul.

Les grandes cheminées banales, dans lesquelles parents, amis, étrangers même avaient leur place, étaient bien imparfaites ; mais, si sous leur noir manteau la fumée faisait parfois pleurer, les touchants récits arrachaient aussi des larmes à l'âme attendrie.

L'on y avait froid aux pieds peut-être, mais le cœur s'y dilatait ; les traditions & les sentiments de la famille s'y gravaient.

Les trophées d'armes, rappelant la valeur & la gloire des ancêtres, ont été décrochés des panneaux, comme autant de vieilleries inutiles, le confortable les a remplacés par la glace de Venise qui, si vous oubliez un instant de penser à vous, vous rappelle à vous-même.

C'est depuis que chacun se considère comme un précieux bijou & veut avoir son petit écriin.

C'est depuis que messieurs les architectes, se conformant aux goûts du jour, prennent pour types de chambre à coucher les cabines des vaisseaux, & donnent à nos salons la grandeur d'un wagon de troisième classe.

C'est depuis ce moment, dis-je, que le rhume de cerveau, ou scientifiquement le coryza, fait notre désolation & la fortune des inventeurs de

sirops pectoraux, infallibles pour soulager... la bourse & entretenir le rhume.

Si vous ne tenez pas essentiellement à croquer des boules de gomme, à parler du nez, & à mouiller douze mouchoirs par jour — c'est très-simple... « Il suffit de ne point s'enrhumer. »

Pour ne point s'enrhumer, il ne s'agit pas de se tenir très-chaudement, il faut avoir soin que le corps ne subisse pas brusquement de trop grandes variations de température.

Or, l'intérieur moderne se compose de cellules & de grandes portes : grâce à ce système, une pièce est chaude en deux minutes, & froide en une seconde ; la masse d'air froid qui s'engouffre aussitôt qu'une porte est ouverte, chasse d'autant plus vite l'air chaud que celui-ci est plus léger — un manteau de glace tombe immédiatement sur les épaules.

Dans les vastes logis de nos aïeux, la température, au contraire, se maintenait à peu près toujours la même ; d'abord parce qu'elle était moins élevée, ensuite parce que les portes, étroites & basses, ne donnaient point accès à un aussi grand volume d'air ; enfin, parce que ces ouvertures étaient éloignées du foyer.

Si donc vous voulez vous épargner des infusions & des quintes de toux, installez-vous pour l'hiver dans une pièce spacieuse.

Mais avant d'y transporter votre table à ouvrage, n'omettez point de faire ramoner la cheminée, le petit savoyard qui passe sous nos croisés ne demande pas mieux, — entendez-le qui vous fait ses offres de services :

« A ramoner les cheminées du haut en bas ! »

Voyez ce jeune négrillon, montrant ses blanches dents, qui, d'un sourire vous dit : « Faites-moi gagner quelques petits *choux*. » Ils ne pourraient vraiment être mieux placés.

Ce pauvre enfant, chassé de son pays par la neige & la misère, a quitté avec douleur son hameau ; le cœur bien gros, il s'est séparé de sa mère qui ne pouvait plus le nourrir, & il part, son sac sur l'épaule, sa petite *raclette* à la main, loin, bien loin du chaume paternel, il va de clocher en clocher, de ville en ville demander du pain pour du travail.

C'est un oiseau de passage, c'est l'hirondelle d'hiver.

A sa première étape, il a acheté une tirelire. Depuis, se contentant de peu, il prélève à peine sur son gain le strict nécessaire, & enfuit avec joie le reste dans son tronc d'argile, en disant au fond de son cœur : « C'est pour ma mère ! »

Plus il augmentera son modeste trésor, plus son bonheur sera grand en rentrant au foyer, lorsqu'il dira avec un bien légitime orgueil : « Voilà mes épargnes, voilà le fruit de mon travail. »

Oh ! alors toutes les fatigues & les privations de la route seront oubliées...

Chers lectrices, ne reconnaissez-vous pas en lui votre image ?



Quoi ! dites-vous, ce petit bonhomme tout barbouillé de noir ?

Mais oui, la couleur ne fait rien à la chose ; c'est une affaire de métier ; certaines coquettes se barbouillent bien de blanc. Mais laissons de côté la suie, la poudre de riz & le blanc de céruse.

Comme cet enfant, nous sommes des oiseaux de passage & nous devons un jour rejoindre notre pa-

trie. Comme lui, nous devons travailler à remplir notre tirelire. Nous devons aller souriant, augmentant notre trésor de bienfaits, afin que lorsque nous rentrerons sous le toit paternel, nous puissions dire avec bonheur : « Voilà le résultat de mon voyage ! »

VICTOR BASTON.

---

## LA CHERCMEUSE DE MUGUETS

---

La mère & son enfant s'en vont par les futaies.  
La mère a l'œil terne & muet,  
Et l'on voit son corps hâve & maigre, sous les plaies  
De son vêtement de droguet :  
Tête nue & pieds nus, l'enfant, d'un air sauvage  
La suit, & toutes deux rôdent sous le feuillage  
En cherchant des fleurs de muguet.

Des muguets !... pour les vendre... Au fond de leur demeure  
Tout est vide, huche & grenier ;  
Il ne reste au logis qu'un nourrisson qui pleure  
Dans son étroit berceau d'osier.  
La ville où tout se vend leur paiera ces fleurettes.  
A l'œuvre donc ! muguets aux mignonnes clochettes,  
Répandez-vous dans leur panier !

Toujours plus loin, toujours par la chaleur croissante,  
Elles marchent, courbant le dos,  
Et la mère parfois, gronde l'enfant trop lente  
Qui s'attarde aux bords des ruisseaux.  
Les nids sont pleins de joie & de battements d'ailes,  
Tout chante : rossignols, loriots, tourterelles...  
Que leur fait le chant des oiseaux !

O misère ! voilà ton œuvre ! En tes entraves  
Quand tu tiens l'homme emprisonné,  
C'en est fait : cœur, esprit, jeunesse aux fruits suaves,  
Espoirs charmants, tout est fané.  
Tu prends l'âme fleurie, & d'ennui tu la tues ;  
Ainsi le lis qui pousse au milieu des ciguës  
Étouffe & meurt empoisonné.

ANDRÉ THEURIET.

---



## REVUE MUSICALE

L'Hiver. — Les Étrennes. — Souhais. — Weber, Mozart, Beethoven. — Les opéras de 1868. — Rossini.

L'AUTOMNE s'est endormi sous sa couche de feuilles jaunies. Le fantôme évanoui laisse place à l'année nouvelle qui sonne le glas des fleurs & du soleil. Debout citadins paresseux, debout folle & joyeuse jeunesse, écoutez les rumeurs confuses de la grande ville qui s'éveille. L'armée des balayeurs est encore à son poste, & voici déjà que circulent, dans les rues, mille passants affairés qui vont donner ou recevoir leurs étrennes. C'est aujourd'hui le grand jour des cadeaux, des réconciliations & des compliments traditionnels. Les enfants attendent des joujoux, les jeunes filles des bijoux, les portiers des gros sous; les astronomes se souhaitent à eux-mêmes des éclipses & des bolides, les financiers la hausse ou la baisse, les journalistes des scandales à ébruiter, les philosophes des problèmes sociaux à résoudre. Les soldats rêvent la guerre, les propriétaires la paix, & chacun se dit en caressant sa petite espérance égoïste : Allons, la bonne chance sera pour cette année, salut à 1869! Mais l'infortuné chroniqueur, enfermé dans le cercle d'une spécialité restreinte, que fera-t-il? Je vous le demande, chères & très-honorées lectrices; sa voix arrivera-t-elle jusqu'à vous? Daignerez-vous écouter ses humbles souhaits formulés sous forme de respectueux conseils? Dans ce cas, il dira aux mères : Je vous en conjure, mesdames, ne produisez pas vos filles comme des virtuoses de salon, avant qu'elles n'aient foulé d'un pied ferme toutes les aspérités élémentaires qui seules créent la véritable musicienne. Le public dont l'oreille est accoutumé à entendre de bons exécutants, n'écoute qu'avec impatience une petite demoiselle blanche & rose qui, pour complaire à ses parents, joue en tremblant une sonate ou un rondeau.

Chacun des auditeurs bâille en regardant piteusement son voisin qui meurt d'envie de dormir, & l'on entend de tous côtés chuchoter cette phrase peu flatteuse : Quand donc cela va-t-il finir? Que

la famille stimule l'émulation de son enfant dans le cénacle de la vie intime, très-bien; mais que les étrangers soient forcés d'accepter ces petits prodiges qui éreintent un piano, sous prétexte de charmer l'assistance, c'est un ridicule très-répandu dans lequel il faut se garder de tomber, si l'on n'est pas coutumier du fait.

Je souhaite aussi aux élèves d'une certaine force de ne jamais se laisser entraîner à exécuter, devant un auditoire étranger, la musique de Mozart, de Weber & de Beethoven; qu'on la joue pour soi dans un comité d'amis, en face de quelques élus, mais pas devant une nombreuse assistance. C'est à peine si, avec les exécutants les plus habiles, dans un concert public, nous comprenons l'interprétation de la sonate en *ut dièse*. Les trois quarts des assistants, soyez-en sûres, ne s'identifient pas au sujet, ne sentent pas son élévation; aussi, n'est-ce pas sans raison que la grande musique classique est appelée musique de chambre. Il n'est pas une page de Beethoven où l'on ne saisisse une pensée qu'on cherche à rendre & où les auditeurs vulgaires ne nous suivent jamais.

Voici la valse de Weber. Si vous voulez jouer cela froidement, méthodiquement, carrément comme un morceau longtemps appris & qu'on tient bien sous ses doigts, si vous ne sentez pas les touches du piano vous brûler, si la sueur ne perle pas dans vos cheveux, si vous ne voyez, en imagination, tourbillonner autour de vous des êtres emportés dans un vol circulaire, ne jouez pas l'*Invitation à la valse*.

Si vous vous destinez au professorat ou à la vie d'artiste, peut-être émettrai-je une opinion différente; mais si vous êtes amateur & femme du monde, ne tombez pas dans ce travers. Certes, vous avez lu, admiré, commenté, su par cœur la plupart des œuvres de Corneille & de Racine, mais il ne vous viendrait pas à l'idée de déclamer devant deux cents personnes les tirades majestueuses de nos grands classiques. Voyez-vous la douce & gracieuse maîtresse de maison devenant tout à coup Hermione & Camille! Eh bien! pour interpréter convenablement certaines œuvres musicales, il faut entrer dans l'esprit de son rôle & monter quelque peu sur le trépied de la pythoïsse. La médiocrité vaut moins, selon nous, que l'absence complète de talent. Elle est plate & mesquine; elle est vani-



teuse & endormante, il ne faut pas la revêtir d'un manteau impérial. Il vaut donc mieux choisir, pour les jouer dans les salons, des pages mélodieuses & simples, exécutées sans afféterie, sans effort, absolument comme si on lisait tout haut un passage du *Génie du Christianisme* ou quelques stances d'Émile Deschamps. Quant à ces pages brûlantes ou profondes qu'illuminent les éclairs des grands génies, n'y touchez pas ou gardez-les pour les heures intimes de votre vie.

Encore un tout petit souhait, en dehors de la région musicale dans laquelle nous voyageons onze mois de l'année :

Supprimez, chères lectrices, sur vos jeunes & blondes têtes ces horribles meules de foin que l'on appelle chignons. Vilain nom, vilaine chose ! Ne portez pas de robes à l'empire, avec des chapeaux & des retroussis qui rappellent les modes Louis XV. Si notre époque manque d'harmonie, sachez en apporter dans vos toilettes, c'est une preuve de tact & de bon goût. Fuyez les théâtres où le talent s'avilit sous un déluge de lazzis écœurants; enfin recherchez les bonnes œuvres & pratiquez-les.

MARIE LASSAVEUR.

La plus splendide étoile du firmament artistique vient de s'éteindre : Rossini est mort. Citons, à propos de ce lugubre événement, ce que le poète Méry écrivait dans la préface du livre de messieurs Escudier frères, intitulé : *Rossini et ses œuvres*.

« Rossini a touché, avec un bonheur égal, les deux antipodes de la création : dans *Guillaume Tell* il a chanté la terre avec ses joies, ses amours, ses plaisirs, ses lamentations, ses triomphes, ses grâces, ses horreurs, ses rayons, ses ténèbres, & l'hymne prodigieux ne laisse plus rien à dire à ceux qui viendront après. Dans *Moïse*, il a chanté le ciel avec ses extases, ses miracles, ses victoires, ses mystères; il a pris l'antiquité biblique, cette pyramide à l'invisible sommet; il l'a fouillée dans ses cryptes & ses arcanes les plus profonds, & il en a tiré toute la poésie sublime des prophètes de Jérusalem. *Moïse* seul fait de Rossini un musicien sans égal; l'impossibilité du point de départ constitue la supériorité d'un ouvrage; prendre le divin législateur des Hébreux, cette colossale figure qui touche au ciel, & nous émouvoir jusqu'au fond de notre âme, pendant trois heures, avec cette austère musique, avec ces notes graves qui nous

viennent du Nil, du désert & de l'oasis, avec ces mille échos de l'antiquité biblique : voilà le plus étonnant des miracles de la mélodie !

» Si Rossini n'eût fait que *Moïse & Guillaume Tell*, il serait encore l'étonnement des âges à venir; mais il ne s'est pas contenté de cette antithèse sublime; il a voulu remuer toutes les touches du clavier humain; il est descendu du Sinaï pour enchanter tous les ennuis de notre vallée de pleurs; il a quitté le buisson ardent pour s'entretenir face à face avec l'homme & toujours dans une langue inouïe, charme de l'oreille, délices de l'âme, fête éternelle du cœur. Il a exhumé des langues cette lamentable histoire de jalousie & de passion furieuse où les rugissements du tigre africain se marient aux plus suaves accents de l'amour; il a exhumé des ruines de l'Euphrate cette sombre légende de Ninus, où les cris du remords, les hymnes des mages, les terreurs des apparitions, les épouvantements des sépulcres, s'unissent aux mélodies des fêtes babyloniennes dans les jardins aériens de Sémiramis; il a créé trois femmes merveilleuses & prises dans les extrêmes conditions du contraste, Ninetta, la villageoise, la Dame du Lac & la Cendrillon des contes bleus; les trois grâces de la musique : il a créé les trois expressions du rire humain, les trois gaietés de la vie, les trois sages folies de ce monde triste, l'*Italiana*, le *Barbier de Sévillè*, le *Comte Ory*, trois chefs-d'œuvre où l'hilarité homérique, l'orgie aristocrate, éclatent avec une verve qui change l'orchestre en feu d'artifice olympien.

» De même que Corrège a peint la *Cène de l'Annonciade* de Gênes, Rossini a écrit son *Stabat*, immortel comme le souvenir du Calvaire.

» Rossini a chanté dans ce *Stabat* les grâces de la rédemption, les joies de l'espérance, les rayonnements de la porte du ciel, ouverte par le sang du Golgotha; il a fait flotter sur cette page de désolation toutes les fleurs du jardin céleste, toutes les guirlandes de Sâron, toutes les perspectives de la terre promise; il s'est souvenu du mot si chrétien d'Augustin : la Mort, c'est la vie; il a écrit sa divine élégie dans ce *Campo Santo* de Pise, où les tombes se baignent dans l'azur, se couronnent de lis & rient au soleil. Et maintenant, après tant de travaux accomplis, la postérité ne demandera pas si Rossini aurait pu faire davantage, elle regardera ce qu'il a fait comme l'œuvre la plus merveilleuse du génie humain. »

MÉRY.





## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### POULARDE AU VIN DE MADÈRE.

La meilleure façon de faire une volaille au jus, c'est d'avoir deux boîtes de fer-blanc, entrant l'une dans l'autre (celle qui sert d'enveloppe doit être beaucoup plus grande) & fermant hermétiquement. On met la volaille dans la première, avec une barde de lard très-frais, du poivre, du sel, un peu de laurier & de thym; on la ferme, on la place dans la deuxième, qu'on remplit d'eau bouillante & qu'on ferme ensuite. On entretient cette eau à l'état d'ébullition sur un fourneau ou sur des cendres chaudes. Il faut deux heures pour une belle poularde; on dégraisse le jus qu'elle a rendu & on y mêle un verre à vin de Madère; on laisse chauffer sans bouillir & l'on sert.

### TRANCHES DE VEAU AU JUS.

Prenez de la rouelle de veau que vous coupez en tranches longues & minces, & du gras de lard, le plus frais & le plus mince possible. Mettez ces tranches dans une terrine avec beaucoup d'épices, persil haché & de l'huile d'olives. Laissez mariner vingt-quatre heures, retourner souvent; il faut que la viande soit couverte d'huile.

Faites un jus avec les débris de la rouelle & des carottes. Dressez dans un plat qui va au feu une couche de veau, une couche de lard, en ayant soin de les placer en rond & de les monter en pyramide, en laissant un creux au milieu, & en appuyant pour faire adhérer les tranches les unes aux autres. Mettez quelques cuillerées de jus dans le creux, & faites cuire au four. Ajoutez le reste du jus, & servez chaud ou froid, à volonté.

### CÉLERI AU JUS.

Ayez de beaux pieds de céleri; faites-les blanchir à l'eau bouillante, retirez-les & faites cuire dans de bon bouillon, avec poivre & sel. Faites un roux, mettez-y les céleris & leur jus, & servez.

### CRÈME ÉCONOMIQUE.

Prenez quatre blancs d'œufs & un litre de lait, que vous faites tiédir sur un feu ardent. Quand il commence à chauffer, versez-y les blancs d'œufs, & battez-les avec le fouet, jusqu'à ce que le lait soit en ébullition. Ajoutez du sucre, du café noir très-fort, passez par une passoire & laissez refroidir à la cave.

## CORRESPONDANCE

### JEANNE A FLORENCE

**N**ous tirions l'aiguille presque sans lever les yeux & en jasant beaucoup plus modérément que d'ordinaire, tant nous étions absorbées par notre besogne, quand Adrienne entra.

— C'est vraiment dommage de déranger de si

bonnes travailleuses, dit-elle; & pourtant, j'arrivais avec l'intention de vous entraîner à *paresser* un peu avec moi. Il fait un air si tiède, un si beau soleil qu'on se croirait plutôt en avril qu'en décembre, & qu'une bonne petite flânerie, à travers les rues de Paris, serait chose charmante. Or



donc, mes amies, c'est ce que je vous propose ; & si cette proposition vous agréa, préparez-vous bien vite à m'accompagner dans quelques courses & quelques emplettes pour lesquelles je ne serais pas fâchée d'avoir votre goût. Vous hésitez ? Oh ! ne craignez rien ; j'ai la permission de vos mères !

— Mais... cependant... objecta Lucie la raisonnable, regardant avec regret son ouvrage inachevé.

Tandis qu'elle parlait, nous avions mis nos chapeaux... si bien qu'elle n'eut rien de mieux à faire que de suivre notre exemple. Toutefois, elle ne s'y résigna pas sans protester hautement.

— Cette sortie sera cause que nos pauvres n'auront pas encore ces vêtements dont ils ont tant besoin, dit-elle.

Aucune de nous n'avait songé à cela ; aussi, la réflexion de Lucie faillit-elle renverser tous nos projets d'école buissonnière.

— C'est vrai ! pauvres gens !

— Ne vous en inquiétez pas, mesdemoiselles, je vous en prie, interrompit vivement Adrienne. Je m'arrangerai de façon à ce qu'ils ne souffrent pas de ce retard. Puisque c'est moi qui vous empêche de travailler, c'est bien le moins que j'aie ce droit... ajouta-t-elle, afin de prévenir toute protestation.

Mais nous ne songions guère à en faire ! nous connaissions trop à fond la charité... & les ressources d'Adrienne pour conserver l'ombre d'une préoccupation au sujet de nos chers malheureux, & nous nous réjouissions, au contraire, à part nous, de cette circonstance qui les plaçait sous la protection immédiate de notre généreuse amie.

Ce fut sous cette agréable impression que nous nous mîmes en route. Il faisait, en effet, le plus beau temps du monde, & la rue fourmillait de promeneurs.

— Irons-nous voir les magasins d'étrennes, madame Adrienne ? demanda avec intérêt la petite Pauline, qui avait, ce jour-là, accompagné sa grande sœur Thérèse à notre réunion.

— Mon Dieu, Paulinette, répondit cette dernière, tous les magasins de Paris sont, en ce moment, des magasins d'étrennes, depuis ceux des épiciers qui enrubannent de faveurs roses & bleu-ciel leurs grappes de fruits secs, jusqu'aux petites échoppes où se débitent des débris de marrons glacés, des oranges & des sucres d'orge.

— Tu sais bien que je ne parle pas de ceux-là, ma sœur, fit l'enfant d'un ton tout à la fois malicieux & boudeur.

Thérèse prit un air sévère. Peut-être devinait-elle quelque arrière-pensée chez l'indiscrète fillette. Par bonheur, Adrienne intervint encore.

— Oui, ma petite Pauline ; nous irons regarder des magasins d'étrennes, & de très-beaux & très à ton gré, j'en suis sûre ; par exemple, ce sera un peu plus tard. — A présent, nous allons nous rendre boulevard des Capucines, 6.

— Je sais, je sais, interrompit Pauline qui lit

toujours les numéros dans les rues, un grand magasin de blanc où il y a des choses superbes !

— Justement ! — Là, nous verrons exposé un splendide trousseau, celui de la plus riche héritière du Pérou, dit-on ; une jeune fille qui a apporté vingt-cinq millions de dot à son mari, rien que cela !

— Nous en avons entendu parler, tous les Parisiens se sont occupés de ce mariage.

— Et toutes les Parisiennes se préoccupent de ce trousseau ! Il coûte de 80 à 100 mille francs, & contient une série complète de chefs-d'œuvre de dentelles & de broderies.

— Oh ! allons vite les admirer ! s'écria Marie enthousiasmée & marchant si rapidement que nous avions peine à la suivre.

De cette façon, nous fûmes bientôt arrivées ; mais il y avait une telle affluence d'équipages & de curieuses aux abords de la maison & dans l'intérieur du magasin où l'on avait étalé ces merveilles, que nous dûmes attendre notre tour d'admiration. Nous le fîmes assez patiemment, grâce aux séductions de tout genre qui nous entouraient.

Marie ne pouvait s'arracher à la contemplation de ravissantes robes de bal semées de fleurs, brodées en soie de couleur. Thérèse, en bonne ménagère, s'extasiait devant des taies d'oreiller ou des draps confectionnés qui lui paraissaient d'un bon marché fabuleux pour leur excellente qualité. L'attention de Lucie était captivée par de magnifiques couvre-pieds de taffetas piqué, richement ornés des chiffres entrelacés de leurs futurs propriétaires. Berthe poussait un cri de plaisir en reconnaissant dans un cadre d'ébène, une splendide nappe damassée : Jésus marchant sur les flots, je crois, — qui avait figuré à cette Exposition de 1867 dont elle garde un si bon souvenir. Adrienne achetait des rideaux à bandes de guipure blanche & de satin cerise, pour son boudoir ; tandis que moi, je me contentais de me dire, en examinant des gants de chevreau dont la peau était fine, souple & brillante comme le satin de ces rideaux : « Lorsque j'aurai besoin de gants, je me fournirai ici. » Quant à Pauline, elle rêvait aux magasins d'étrennes où Adrienne avait promis de la conduire.

Enfin, il y eut des places vacantes autour du fameux trousseau, & nous nous empressâmes de les prendre.

Ah ! chère Florence, que d'admirables choses !... Des merveilles d'invention, de richesse & de goût, le tout papilloté de petits nœuds de ruban dont les nuances variées les faisaient valoir encore !... Mais comment te décrire tout cela ? Vrai, je ne m'en sens pas capable en un espace si restreint. Le linge de maison seul aurait suffi à approvisionner un magasin ordinaire, & les chemises de jour, de nuit, les camisoles, les peignoirs, les manteaux de lit, les jupons, les bonnets, les mouchoirs, la lingerie avec ses fines dentelles de Bruges, ses



merveilleuses valenciennes, ses points d'aiguille dignes de la main des fées, en eussent aisément composé plusieurs autres.

Nous étions toutes dans le ravissement, même Adrienne qui est pourtant très-blasée sur ces brillants colifichets. Aussi, je me suis bien promis de te recommander tout particulièrement ce magasin, qui ne fait pas seulement les trousseaux de cent mille francs, & où l'on trouve de si belles choses. Va donc le visiter à ton prochain voyage, ma chère petite, & si tu as quelque partie de ton trousseau à renouveler, si l'une de tes jeunes cousines, venant à se marier, veut y commander tout ce qu'il lui faudrait alors, adressez-vous en confiance à cette maison. Elle expédie franco en province. Je m'en suis informée à votre intention.

Du boulevard des Capucines, Adrienne nous mena rue de la Chaussée-d'Antin, 8, chez son bijoutier auquel elle portait une parure d'émeraudes à remonter. — Tu le connais de nom pour sûr : Perrée ! celui dont un publiciste célèbre de notre temps disait : « Il fait de la poésie en saphirs & en diamants, comme d'autres en font en vers & en prose ! »

Et ce n'est que rigoureusement juste. — Perrée est à la fois un artiste, un poète, un ingénieux chercheur ; il a des conceptions neuves, riches & gracieuses qui charment & étonnent tout à la fois ; une pureté de style, un fini d'exécution, un sentiment raffiné du beau qui en font le joaillier par excellence des gens de goût, le Benvenuto Cellini de Paris.

— On porterait ces bijoux à l'envers, dit Marie, admirant cette finesse de monture.

— Bien mieux, ajouta Adrienne ; jamais il n'en fait deux semblables, ce qui a bien son mérite pour les femmes à la mode !...

Nous vîmes un magnifique service d'argent ciselé, genre Renaissance, qui venait d'être achevé. — C'est l'un des principaux lots d'une tombola au profit de l'association de secours mutuels des artistes dramatiques. — Puis un bracelet Louis XV, d'un dessin charmant, avec groupes en relief & attaches de diamants ; puis une parure en émail, avec camées & fines peintures sur or, style byzantin, je crois... puis une vraie collection d'amateur en camées anciens & modernes : les uns en colliers, les autres en broches, en boucles d'oreilles, en médaillons... Nous avons vu encore des papillons de toutes formes & de toutes grandeurs pour la coiffure. Il y en avait un surtout en turquoises & en diamants montés à jour qui ferait pâmer d'admiration la femme la moins coquette. — Enfin, pour le bouquet, un splendide diadème en corail rose & brillants. — Ce diadème est tout un poème... *aquatique* de pierreries !... Figure-toi une coquille de diamant laissant échapper une nappe de gouttes d'eau scintillantes — aussi en diamants — puis des feuilles & des fleurs d'eau — toujours en diamant — courant, s'enchevêtrant dans des roseaux

& des racines de corail rose. C'est d'un effet aussi indescriptible que charmant.

Nous sortîmes de là littéralement éblouies, & Marie, en vraie Parisienne, nous déclara qu'elle était folle des bijoux.

— Je préférerais, pour l'instant, que tu fusses folle des bonbons, répondit gaiement Adrienne, car je vous conduis chez Siraudin.

— Oh ! rassure-toi, ma chère, riposta Marie sur le même ton, mon cœur est assez vaste pour contenir deux passions de ce genre à la fois.

— Dis donc ton estomac, fit observer sa sœur.

— Allons, voilà qui me rassure, reprit Adrienne. En route alors pour la rue de la Paix !

— Quel bonheur ! quel bonheur ! s'écria Pauline en battant des mains, chez Siraudin !... C'est lui qui a inventé ces excellents bonbons qu'on appelle des *diabes noirs*, *roses & verts*, n'est-ce pas ? de très-bons diables, allez, mesdemoiselles !

— Nous n'en doutons pas, chérie, fit Lucie en riant ; mais celui qui a imaginé toutes ces choses exquises, c'est monsieur Reinhard, le chef de l'établissement, qui porte le nom de *maison Siraudin*.

— Voilà encore un artiste ! dit Marie avec sa chaleur accoutumée. Que de progrès lui doit la confiserie parisienne ! Avant lui, on ne vendait guère, en fait de bonbons, que des imitations de fleurs, de fruits, de légumes ; des animaux, des personnages coloriés, toutes sortes de vilaines petites choses, en un mot, moins laides encore que mauvaises à manger, tandis qu'aujourd'hui ce sont de vrais *bons* — *bons* que l'on fabrique. Monsieur Reinhard a des droits tout particuliers à la reconnaissance des friands & des friandes ; car, outre les diables de toutes les couleurs, dont nous parlait tout à l'heure Pauline, il a créé successivement *les intimes*, *les ganaches*, délicieux bonbons fondants ; les fruits frappés à la glace, intermède obligé des entr'actes dans les théâtres aristocratiques, — les dragées à la crème fouettée pour les baptêmes ; *les mandarines*, *les cocottes*, *les madrilènes* au vin de Madère, *les éphémères* qui ont eu une vogue telle, il y a deux ans, que la maison Siraudin en a vendu plus de trente mille boîtes & m'a-t-on raconté, a refusé d'en fournir au moins autant. Chaque année, monsieur Reinhard crée ainsi une nouvelle friandise, à laquelle il donne le nom d'un grand succès du jour. — L'an dernier, c'était *Mignon* ; cette année, j'ignore ce que ce sera, mais ce que je puis vous affirmer les yeux fermés, c'est que ce sera exquis !...

— Marie, tu nous fais venir l'eau à la bouche, interrompit Adrienne ; pressant le pas à son tour pour arriver plus vite à ce lieu de délices. — Son petit faible, à elle, ce sont les bonbons !... Chacun n'a-t-il pas le sien ?

— Oh ! ma sœur est une friande expérimentée, dit Lucie.

— Madame Adrienne, demanda Pauline, qui, malgré ses petites jambes, était toujours à la tête de la



colonne, y aura-t-il encore de belles poupées, comme au jour de l'an passé, dans la vitrine?

— Je crois que non, ma bonne petite; car ces merveilles de confiserie, que tout Paris va voir, ne sont exposées qu'aux alentours de Noël, afin d'éviter les imitations.

— Ah! c'est bien dommage, soupira Pauline avec regret.

En effet, il n'était pas encore mention des grands étalages; on nous exhiba cependant de ravissantes nouveautés d'étrennes en coffrets, bonbonnières et boîtes à gants chinoises; coussins de soie végétale et de satin, recelant dans leurs flancs bombés des trésors de chatteries; délicates corbeilles en filigrane, ornées de camélias et de roses mousseuses; panier de satin rose, décoré de groupes de marguerites blanches aussi finement peintes que le plus élégant éventail.

Pauline tomba en extase devant de délicieuses petites pantoufles en argent tressé, d'où sortaient de jolis sacs de soie bleue ou rose, tout pleins de bonbons; un vrai présent de Noël.

Pendant ce temps, Adrienne faisait remplir, à son intention, un monstrueux cosaque de satin, moitié cerise, moitié jaune, boîte ingénieuse, devant laquelle la petite fille poussa un joyeux cri d'admiration.

La visite chez Siraudin terminée, nous nous dirigeâmes, à travers une foule de rues démolies (où nous faillîmes dix fois nous égarer), vers la *Poupée de Nuremberg*, située dans la partie de la rue de Choiseul restée debout.

Là, nouveaux cris d'admiration de Pauline (& je l'avoue tout bas, de nous mêmes!) C'est si charmant, ces petits objets de poupée, qu'on regrette d'être une grande personne, & de ne pouvoir plus les acheter pour son propre compte! Madame Lavallée a surtout des costumes *très-réussis*. C'est au point qu'une dame fort élégante, passant devant la vitrine tandis que nous étions dans le magasin, entra pour en acheter un, « qu'elle voulait, dit-elle, faire copier à sa couturière. »

Notre petite Pauline ne sortit pas encore de là les mains vides, il s'en faut; aussi, elle était dans une telle jubilation qu'elle nous accompagna sans sourciller dans les courses, rien moins qu'amusantes pour elle, qui nous restaient à faire.

D'abord, nous la conduisîmes rue Saint-Honoré, 207, chez Legrand. — Là, Marie qui craint fort les gerçures de la bise d'hiver pour ses joues roses, acheta une crème froide, adoucissante et préservatrice: la *crème Oriza*, à base de fleurs de riz, qu'elle connaît de longue date et dont elle apprécie les salutaires effets.

Adrienne prit, dans la même maison, deux boîtes d'*Oriza powder porphyrisée*, l'une à l'orange, l'autre à la fleur de lis. Enfin Berthe, qui n'a pas d'excellentes dents, profita de la circonstance pour se munir d'un parfait élixir, l'*Oriza dentifrice*, qui a la propriété de raffermir les gencives, d'empêcher la

carie et de parfumer la bouche de la manière la plus agréable.

Ensuite Adrienne nous demanda si nous ne serions pas ennuyées de l'accompagner rue Taranne, 10, chez Feyeux.

— Mais, au contraire, ce sera un prétexte pour prolonger cette amusante promenade et une occasion de connaître une maison dont on entend parler partout.

Bien nous en prit d'y aller! car devine un peu, Florence, ce qui résulta de cette visite pour nous, ou, pour mieux dire, pour toi & toutes nos amies provinciales & parisiennes?

Le maître de la maison Feyeux, qui est en très-bons rapports avec notre administration, ayant appris que, de ma petite personne je représentais le *Journal des Demoiselles*, voulut bien m'offrir, pour nos abonnées, un avantage dont tu vas certainement être heureuse de profiter & de faire profiter tes parentes & l'économe Madame R...

Voici ce dont il s'agit: la maison Feyeux, à l'occasion du jour de l'an, vient de faire confectionner une certaine quantité de jolis coffrets à fermoirs dorés, qu'elle a remplis de ses produits les plus nouveaux et les meilleurs. Ces coffrets se vendent *dix francs au commun des martyrs*; mais en qualité d'abonnée du *Journal des Demoiselles*, on pourra les obtenir moyennant 7 fr. pour la province (à cause du transport), et 5 fr. pour Paris. Ils contiennent 100 potages ou entremets, garnitures de plats ou desserts, de 12 espèces différentes. — Tu vois que c'est fort avantageux, sans compter la boîte qui, lorsqu'elle sera vide, pourra faire un joli coffre à ouvrage (1)!

Comme tu penses, j'acceptai bien vite cette gracieuse proposition & je remerciai vivement, en votre nom et au nôtre, l'obligeant propriétaire de la maison Feyeux; car j'étais sûre d'avance de vous causer, par cette nouvelle, un vrai plaisir, mes aimables & intelligentes ménagères!

A présent, je me sauve en toute hâte... j'ai tant babillé, que si je ne suis pas rognée sur toutes les marges par notre sévère metteur en pages, j'aurai du bonheur!...

Au revoir donc, chère Florence et bon jour de l'an! — On dit qu'une année qui s'achève bien & une année qui commence de même sont un présage de jours prospères: celle qui s'ouvre devra m'être heureuse, car je l'inaugurerai comme je finis celle-ci, en t'aimant du meilleur de mon cœur!

Ta dévouée,

JEANNÉ.

(1) Pour se procurer ces coffrets, écrire à notre bureau du boulevard des Italiens, en disant combien on en veut, & en envoyant à notre caissier 7 francs par boîte pour la province, & 5 francs par boîte pour Paris.



## MODES

Chère amie,

Nous allons nous occuper spécialement aujourd'hui des toilettes de bal & de soirée. Voici l'époque où tu vas recevoir quelques invitations, & j'espère qu'avec l'aide de mes renseignements, tu pourras composer avec élégance & économie les toilettes dont tu auras besoin.

Pour les jeunes filles, la simplicité est toujours de bon goût, surtout quand elle est jointe à la fraîcheur des ajustements. A tous ces avantages, la tarlatane réunit celui du bon marché, d'autant que moins le tissu est fin, plus la toilette est légère.

En voici une en talatane blanche : la jupe est longue ; elle est garnie de onze volants en pareil, plissés à plat, hauts de dix centimètres, & coupés tout simplement droit fil en haut & en bas. Ces volants montent presque jusqu'à la taille. — Deux paniers, également en tarlatane blanche, & que, pour te faire bien comprendre, j'appellerai grandes basques, sont posés sur la jupe à volants, de chaque côté. Ils s'arrondissent par devant, à l'ouverture, & sont relevés par de gros plis de côté. — Un troisième panier est posé derrière & forme un énorme pouff, très-froncé. Ces trois basques (ou paniers) sont garnies tout autour d'un volant plissé à plat. Le corsage décolleté a une berthe en draperies, formant un petit fichu croisé par devant, & orné du même petit volant. Les manches courtes ont une épaulette remontante en satin blanc plissé à la Henri III, ce qui est très-gracieux & fort à la mode en ce moment. Une guirlande de liserons bleus serpente de côté sur un des paniers, & se perd en traîne dans la jupe. La même guirlande, en plus petit, entoure aussi la berthe. Large ceinture de satin blanc nouée derrière sur le pouff.

Pour rendre cette toilette encore plus simple & par conséquent moins coûteuse, on peut supprimer les fleurs & mettre la ceinture & les épaulettes en tarlatane plissée. Cela réduirait la toilette à l'achat d'une quinzaine de mètres de tarlatane à 1 fr. 25 c. le mètre.

On fait toujours les chignons très-hauts sur la tête, mais moins relevés près de la nuque, ce qui les rend en même temps *hauts et bas* ; il sont aussi très-étroits. On voit toujours des boucles par derrière, surtout pour le soir.

Avec la toilette dont je viens de te parler, je conseillerais un petit bouquet de liserons bleus, mis un peu haut, avec une traîne retombant sur le chignon.

Autre toilette de bal pour jeune fille, mais plus élégante que la précédente : la jupe, longue, est en gaze de Chambéry unie rose ; le bas, garni d'un gros bouillon en pareil, dont la tête est formée par un plissé de gaze, à plis plats & contrariés. Ce plissé est bordé des deux côtés par un biais de satin rose. De chaque côté un panier en gaze rose, garni du même plissé qui forme la tête du bouillon, & d'un effilé de soie blanche. Par derrière, un gros pouff en satin rose, monté à la taille, par un large pli Watteau qui va s'accrocher au milieu du dos sous la berthe. La ceinture de satin rose passe sous ce gros pli & s'attache sur le côté par un nœud dont les pans retombent sur un des paniers de gaze. Le corsage décolleté a de petites épaulettes remontantes en satin rose, & des draperies, moitié satin moitié gaze, garnies d'un effilé de soie blanche. La ceinture taillée en biais. On effile le bas des pans, qui se trouvent former le losange. — Pour coiffure, une simple rose ou un petit bouquet de marguerites blanches.

*Deux robes de demi-soirées* : en taffetas gris-perle clair ; l'une garnie de bleu, l'autre de rose. La jupe à queue avait dans le bas trois petits volants de soie de couleur découpés. Deux corsages, l'un décolleté carré, l'autre montant, ayant chacun une épaulette remontante en taffetas découpé. — Pour se porter également avec les deux corsages, il y avait une espèce de petit tablier à barette de soie unie comme les volants, soit rose, soit bleue, garni tout autour d'un petit volant. Ce tablier, un peu long devant, se relevait par plusieurs plis, & venait s'attacher derrière par un gros nœud, dont les bouts étaient garnis, comme tout le reste, d'un petit volant découpé. Ces deux toilettes avaient l'aspect jeune & frais.

On continue à se bouffer beaucoup par derrière & un peu de côté ; aussi fait-on des jupons de mousseline empesée pour mettre sous les robes habillées, avec quatre ou cinq volants posés seulement sur les lés de derrière, & montés jusqu'à la taille.

*Toilette de bal pour jeune femme.* Robe en tulle illusion blanc ; dans le bas, un volant de tulle plissé plat, haut de 30 centimètres. Au-dessus, un biais en satin vert, garni d'une blonde retombant sur le volant. Au-dessus du biais, un bouillonné, puis un plissé, puis un autre biais en satin vert, puis enfin un autre plissé remontant. — Tunique en satin vert, garnie tout autour d'une blonde blanche, dont la tête est formée par un bouillonné de tulle, bordé de lisérés de satin vert. Cette tunique remonte au milieu du dos en un pli Watteau, & se relève deux fois sur la jupe par de gros nœuds de satin vert. — Corsage décolleté en satin vert à draperies de tulle blanc, garnies d'une blonde blanche. Sous cette draperie s'adapte le pli Watteau de la tunique. — Dans les cheveux, un pouff de satin vert, duquel sort une aigrette blanche.

On fait beaucoup de robes Marie-Antoinette, ouvertes devant jusqu'en bas, sur un *tablier* dif-



férent. Ce genre se fait même en costume court, comme celui-ci, par exemple : la robe de dessous en pékin satiné rayé bleu & blanc. — Le pékin est fort à la mode. — La robe de dessus en étoffe bleue unie, ouverte jusqu'en bas, avec revers doublés de pékin. Elle est très-retroussée par derrière, ce qui la fait écarter devant, & laisse bien voir la robe de dessous. — La ceinture, en large ruban bleu & blanc rayé, fait un gros nœud qui, passant derrière sous le retroussé de la robe, forme un gros panier. — Le corsage est montant & ouvert, à revers doublés aussi d'étoffe rayée. — Les manches ont également un petit revers qui forme gantelet, & des petits nœuds montant en échelle jusqu'au coude.

*Autre toilette Marie-Antoinette à longue traîne.* En faye gris-perle, & s'ouvrant sur un devant de taffetas rose, à petits volants plissés jusqu'à la taille. — La robe grise, qui est très-ouverte, est fixée sur le devant par une grosse ruche grise, dans le milieu de laquelle se trouvent, à la distance de 15 centimètres les uns des autres, de petits nœuds de soie rose. — Le corsage, montant derrière, est ouvert devant en carré, garni tout autour d'une ruche découpée, & attaché par des petits nœuds roses. — Mêmes nœuds aux manches.

On fait aussi des robes de velours avec *tablier* de satin blanc ou de couleur. C'est très-élégant. En voici une fort originale : elle est en velours noir, à queue, & forme un gros pouff par derrière. Le *tablier*, en satin gris-perle, ayant dans le bas un haut volant à gros plis, dont la tête est ornée de nœuds de satin. — Gilet & manches en satin gris. — Corsage en velours noir, sans manches, montant derrière & ouvert devant. — Ceinture de satin gris, doublée de velours noir. — Nœuds de satin rose ou rouge dans les cheveux.

Les souliers Louis XV en satin blanc sont généralement adoptés, mais il est plus élégant de les assortir aux toilettes. Ils ont de très-gros nœuds & de hauts talons.

On voit, pour sorties de bal, des confections charmantes en cachemire cerise, bleu ou blanc, doublées & garnies de fourrures, ainsi que les capuchons. Il y en a de ravissantes en drap velouté blanc, garnies de guipures, de soutache d'or, de galons d'argent ou de fourrure. J'en ai vu de très-jolies aussi, en astrakan tout blanc, ce qui peut faire de très-jolis vêtements pour les enfants, surtout pour ceux que l'on habille toujours en blanc. On fait le petit chapeau & le manchon aussi en astrakan.

Pour ta mère, j'ai remarqué des manteaux de théâtres, concerts ou dîners : en dentelle de Lama blanche, doublés de satin de couleur, formes rondes à capuchons, ou paletots droits à grandes manches. Ce même genre se fait aussi en dentelle noire.

## TEINTURERIE EUROPÉENNE

Maison Marchal, 15, rue Royale-Saint-Honoré.

Cette maison se recommande à nos abonnées, non-seulement par le soin qu'elle apporte dans tous les travaux qui lui sont confiés, mais encore par l'ingénieux procédé qu'elle a découvert pour teindre les soieries, rubans, robes, etc., en leur redonnant le brillant, le glacé & en même temps la souplesse du neuf, sans la moindre trace de froissement ou *castrures*; ce qui, jusqu'à présent, a presque toujours forcé à reléguer au rang de doublure une robe teinte; ainsi, une robe de couleur ne devra pas être forcément teinte en noir, mais en toute nuance un peu plus foncée. Une robe de soie blanche pourra être transformée en rose, bleu, lilas, mais; nous disons transformée, car elle pourra paraître sans craindre l'éclat des lumières, sans que l'on puisse croire qu'elle n'est pas neuve. On trouve chez M. Marchal un grand choix de dessins variés pour impression sur foulard, taffetas, moire antique & même sur le velours, qu'il se charge également de remettre à neuf en le passant à la teinture.

## EXPLICATIONS

### PLANCHES JAUNES

#### PREMIÈRE PLANCHE.

##### PETITS TRAVAUX ET BRODERIES

Garniture — Dessus de coffret à bijoux — E. T. enlacés — T. H. — *Eugénie* — Mouchoir — Bonnet à trois pièces, au crochet, pour enfant — Cravate filet-guipure — Dentelle au crochet — Corbeille à jeu — Entre-deux —

*Constance* — Parure — E. S. — B. G. pour drap — Garniture — Entre-deux — Mouchoir — Crochet tunisien à jours — Corbeille en perles — Papillon en chenille pour mousse — Bobèche en drap & perles — Portemonnaie en cachemire — Toque hongroise — Fleur en chenille — Calendrier porte-lettres — Bonnet — Alphabet.



DEUXIÈME PLANCHE.

PATRONS

*Premier côté.*

Corsage montant pour dame.  
Corsage décolleté pour jeune fille.  
Robe tunique pour petite fille.

*Deuxième côté.*

Chemise pour petit garçon de trois à cinq ans.  
Pantalon.  
Guêtre.

TAPISSERIES COLORIÉES

Une bande pour ameublement.  
Afin de donner aux ornements gris un reflet argenté, & aux ornements jaunes un reflet doré, il serait utile de faire ces nuances en soie d'Alger.  
Douze modèles pour pantoufles.

CALENDRIER PORTE-LETTRES

Pour monter ce porte-lettres, dont le croquis est donné sur la planche de petits travaux, vous prenez un ruban de fil, large de 1 centimètre, vous le taillez sur la longueur du bas du porte-lettres, vous pliez ce ruban en deux dans toute la longueur, puis vous collez chacune de vos parties sur l'une des moitiés du ruban. — Faites à la partie blanche, destinée à recevoir les mois de l'année, une fente de 10 centimètres; taillez la bande des mois sur la même hauteur, vous la passez par la fente, afin de la faire glisser pour changer les mois. Taillez deux bandes de soie ou de percaline assortie à la nuance du calendrier, sur la hauteur du devant; faites un pli au milieu, & collez ces bandes comme soufflet sur les deux parties de chaque côté.

IMITATION D'AQUARELLE

Nos lectrices pourront encadrer elles-mêmes cette aquarelle. Il faut coller sur un carton une feuille de papier blanc sur laquelle on pose l'aquarelle collée aux quatre angles, de manière à avoir une marge de 6 centimètres en haut & sur les côtés, & de 8 centimètres dans le bas. Il est facile d'ajouter, si l'on veut, un encadrement d'un filet ou double filet avec de l'or en coquille. Après avoir collé le verre, on taille des bandes de papier gris un peu fort de 4 centimètres, de la longueur des quatre côtés coupés en biais aux extrémités; on colle 4 à 5 millimètres de ces bandes sur le verre, puis on rabat l'autre partie sur le carton. On enfle un anneau de

cuivre dans un ruban de fil de 4 centimètres, on le colle double sur le haut du carton, & enfin on recouvre le carton d'une feuille de papier bleu; on peut couvrir le bord gris d'une bande de papier doré.

GRAVURES DE MODES

PREMIÈRE GRAVURE

*Première toilette.* — Robe en foulard des Indes fond blanc avec semé. — Corsage montant, tunique camargo; la robe est ornée de ruches en ruban de taffetas assorti à la nuance du semé.

*Deuxième toilette.* — Robe en gaze rayée avec volant à trois plis creux. — Fichu bachelick, orné de nœuds assortis à la nuance de la rayure.

*Toilette d'enfant.* — Jupe plissée en velours. — Veste postillon avec boutons dorés. — Col marin. — Toque en velours avec longue plume couchée.

GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS

*Mauresque.* — Jupe en gaze lamée. — Pantalon bouffant en satin. — Tunique & veste en satin bordées d'un galon d'or effilé avec sequins au bas des manches. — Chemisette en batiste. — Ceinture bayadère. — Fez en satin. Collier & ferrière avec sequins. — Souliers en satin.

*Costume bernois.* — Juppon en foulard rayé. — Robe en taffetas ornée de velours noir. — Tablier en batiste. — Croix en velours. — Chapeau bernois.

*Toilette Pompadour.* — Juppon en taffetas — Tunique en satin nuance chan geante, ornée d'un volant en dentelle surmonté d'une ruche en ruban. — Coiffure avec catogan ornée de plumes & aigrette.

*Costume Louis XV.* — Habit en satin doublé de satin blanc avec nœud d'épaule. — Culotte en satin. — Veste en brocatelle. — Manchette & jabot en dentelle. — Chapeau mousquetaire orné de plumes. — Souliers avec nœuds & boucles.

Les abonnées à l'édition violette & à l'édition verte recevront au 16 les patrons suivants :

- Sortie de bal.
- Water-proof pour petite fille de quatre à six ans.
- Pèlerine coin de feu.
- Robe-blouse en velours pour petit garçon de deux ans.
- Pantalon de petite fille.

Les abonnées à l'édition verte recevront, en plus, les patrons suivants à pièces indépendantes, pouvant se découper :

Casaque camargo de la gravure 3677.



## LOGOGRIPHE

Bien que je ne sois pas la lumineuse étoile,  
Guidant au sein des mers le marin égaré,  
A travers les écueils je dirige une voile  
Vers le port où l'attend un asile assuré.

— Des mêmes éléments qui forment ma lumière,  
Du barde vous pouvez faire aussi l'instrument,  
Ou du prophète-roi j'inspire la prière,  
Et d'Israël j'accompagne le chant.



## MOSAÏQUE

Il faut épargner le temps de la jeunesse; celui  
qui est au fond n'est pas seulement le plus court,  
mais le plus mauvais & comme la lie de tout l'âge.  
Il a plu à Dieu, pour consoler les mortels de la  
perte continuelle qu'ils font de leur être par le vol  
irréparable du temps, que ce même temps leur fût  
un passage à l'éternité qui demeure.

BOSSUET.

Il y a deux demeures où rien ne passe : l'une,  
humaine, dans le cœur de ceux qui aiment & qui  
espèrent; l'autre, divine, dans le sein de l'éternel  
amour!

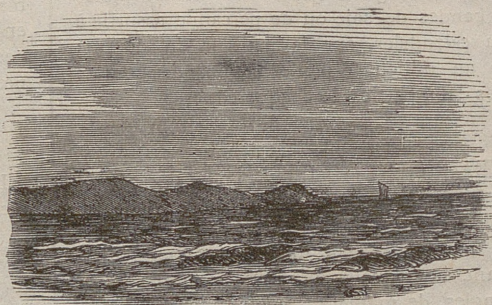
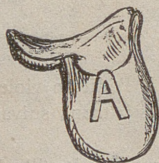
Abbé GERBET.

Le ciel est pour ceux qui y pensent.

JOUBERT.



## RÉBUS





*Petite morvandelle qui attend.* — Une rotonde de velours, sans aucune garniture, n'est point un vêtement à la mode pour une jeune femme. Je vous conseille un paletot tout uni, auquel l'année prochaine vous pourrez ajouter un petit bord de fourrure. — Le journal se chargera de la commission, en lui envoyant un corsage de robe & cent cinquante francs; car on ne peut avoir un vêtement de velours bien conditionné, au-dessous de cette somme. — Pour la petite fille, un paletot droit, ou un macfarlane, avec pèlerine à pompons.

*Charlieu.* — Oui, les corselets se portent toujours en étoffe pareille à la jupe. Carrés & très-bas. — Oui, encore pour les pardessus. On fait plus que jamais tout le costume pareil. Pour les formes les plus nouvelles, consultez les derniers articles de modes du journal.

*En pensant à mon neveu chéri & à mes nièces bien aimées.* — Nous avons envoyé au mois de juin une planche imprimée en couleur, avec les lettres de raccord; tous les dessins de cette planche doivent être découpés, & collés les uns sur carton & les autres sur bois; l'explication de cet objet a été donnée très-détaillée à l'article *Correspondance* du même mois; nous ne saurions vous donner des renseignements plus précis.

*M<sup>me</sup> E. J., Moselle.* — Je regrette beaucoup, madame, de n'avoir pas reçu votre première lettre, & de vous avoir fait attendre si longtemps. — Un dessin de filet guipure de trois cents mailles serait beaucoup trop grand pour être donné en entier; si nous savions à quel usage vous le destinez, nous trouverions peut-être un motif pouvant se répéter.

*M<sup>me</sup> M. V., à C.* — Vous étiez même exposée à attendre d'année en année, car le dessin n° 8 de la planche bleue d'août est un travail tout différent de la couverture à glands de chêne; il serait très-difficile de mettre une dentelle autour de ces étoiles, on termine par un effilé que l'on fait tout autour, ou des glands que l'on place dans le creux des ronds.

*M<sup>me</sup> F. S., Haute-Loire.* — Nous donnons dans ce numéro un patron qu'il sera bien facile de grandir un peu.

*M<sup>lle</sup> J. M., La Charité.* — La méthode de Robertson est très-employée pour l'étude de toutes les langues; vous pourriez vous aider de la grammaire de Vergani; en étudiant avec soin ces deux ouvrages, vous arriverez assez promptement à traduire Silvio Pellico.

*Auprès de ma jolie petite perruche.* — L'explication du travail de la frivolité à un fil a été donnée page 11, deuxième édition du *Petit Manuel*. Dans le travail à deux fils, le nœud se fait absolument comme celui à un fil, seulement vous avez, outre la navette, une étoile sur laquelle vous avez du fil du même numéro que celui qui est sur votre navette; vous tournez ce fil autour de vos doigts, vous passez la navette comme pour le nœud ordinaire, vous serrez le nœud avec le fil de l'étoile, le fil de la navette devant toujours couler dans les nœuds. Il faut employer les deux fils dans toutes les parties d'un dessin qui ne sont pas composées d'anneaux fermés, ces derniers seulement s'exécutant à un fil.

*N° 994. Ed. Violette.* — Le prix de ce patron est de 1 fr. 50, il faut nous envoyer la longueur du manteau, la largeur des épaules, devant et dans le dos.

*Une demoiselle d'honneur.* — Cet honneur étant généralement dévolu à l'amie la plus intime, il est indifférent que l'initiative soit prise par l'une ou par l'autre. — La main.

*Une abonnée italienne, Turin.* — Vous n'avez nul besoin d'indulgence, beaucoup de Françaises voudraient écrire aussi bien votre langue. — Il faut nous envoyer par la poste la somme nécessaire pour cet achat, plus le port. — De beaucoup plus âgées les portent courtes aujourd'hui; pour cela comme pour le chapeau, ne soyez pas si empressée de prendre le costume d'une grand'maman, votre tour viendra. — Oui, pour la chaîne.

*F. C. L.* — Merci mille fois, madame, de votre gracieux envoi, nous avons mis précieusement de côté les échantil-

lons que vous avez bien voulu joindre à votre aimable lettre; aussitôt que nous pourrons disposer d'un instant de liberté, nous étudierons avec soin l'explication que vous avez pris la peine de rédiger, & que nous n'avons pu voir que bien superficiellement encore; nous sommes persuadée que ce travail d'un genre tout à fait inconnu dans nos contrées, sera d'un grand charme pour nos abonnées. Si ce n'est pas abuser de votre bienveillance à notre égard, nous accepterons avec reconnaissance l'autre travail dont vous nous parlez.

*Révant à une machine à coudre.* — Il est vrai que, jusqu'à présent, les machines à main étaient d'un mécanisme très-incomplet, mais aujourd'hui vous pouvez vous procurer chez E. Cornely, 82, boulevard Sébastopol, la machine à main Villcox & Gibbs, dont le mécanisme est aussi soigné, & absolument le même que celui de la machine à pédale de 250 fr. Le prix de la machine à main avec sa tablette & six guides est de 200 francs; je vous engage à y ajouter deux guides: celui à froncer de 20 francs, & celui à border de 10 francs; ces guides sont réellement indispensables pour une personne qui, comme je le vois d'après votre lettre, veut sérieusement utiliser une machine à coudre.

*Espoir.* — Permettez-nous de n'employer aucune des quatre formules: *Passables, faibles, mauvais ou très-mauvais*, que vous nous avez modestement fournies: *voicy merveille*, a écrit Montaigne, *nous avons bien plus de poètes que de juges et interprètes de poésie; il est plus aisé de la faire que de la connaître.* Or, nous ne sommes ni poète ni connaisseur en poésie.

*M<sup>lle</sup> F. P., Suisse.* — Votre idée, toute bonne qu'elle est, nous semble impraticable, ou bien elle serait fort coûteuse; de plus, en supposant qu'un cabinet de lecture, acceptât ce marché, resterait la difficulté, sinon l'impossibilité de vous fournir tous les quinze jours un ouvrage nouveau qui puisse instruire, intéresser et amuser sans porter nulle atteinte au cœur.

*Bienheureux les miséricordieux...* Occupée hier à rédiger un nouveau prospectus, nous nous sommes vantée à cœur joie, nous avons mis en grand relief tous nos petits mérites, mais jamais nous n'aurions osé dire ce que vous dites dans la première page de votre lettre. — *La corporation des Abeilles*, 4, rue de la Paix; à cette adresse vous aurez, je suppose, tous les renseignements désirables.

*M<sup>me</sup> L. G., à G.* — Pour nous, l'édition hebdomadaire ne sera plus seulement le Journal de la jeune fille, ce sera le Journal de toute la famille, et si nous parvenons à réaliser ce que nous avons conçu, ce journal y apportera... mais je m'aperçois que je vais refaire un nouveau prospectus... Vous avez pris l'édition orange, Madame, vous jugerez bientôt jusqu'à quel point nous avons pu réussir. — Quant à la musique, il nous semble que les conditions actuelles: — 66 % de réduction pour toute la musique éditée à Paris, et 10 % pour la musique marquée prix net, — sont plus avantageuses qu'aucune des conditions antérieures, auxquelles nous avons renoncé, d'ailleurs, à cause du très-petit nombre des personnes qui en profitaient.

*Une musicienne.* — Nous sommes, de par beaucoup de nos lectrices, condamnée à la science infuse; nous ne devons rien ignorer, rien ne doit échapper à notre mémoire. Vous, mademoiselle, vous avez entendu parler d'un superbe album de musique, donné en prime par un journal, & aussitôt vous prenez la plume pour nous demander quel est ce journal? — *Le Gaulois* offre: *Un album de deux magnifiques volumes d'œuvres inédites de nos plus éminents compositeurs, avec portraits & autographes de chacun d'eux*, à toute personne qui prendra un abonnement d'un an. Si vous reconnaissez là votre prime, priez alors monsieur votre père d'envoyer, 13, rue de la Grange-Batelière, 48 francs, prix de l'abonnement au *Gaulois*, car je ne pense pas qu'il soit possible de se procurer cet album autrement. Encore un renseignement: nous avons compté sur l'annonce en question le nom de soixante et un compositeurs; est-ce bien là votre prime? Alors, encore une fois, que monsieur votre père s'abonne au *Gaulois*.



## RENSEIGNEMENTS & CONSEILS

*Vienne (Autriche).* — M<sup>lle</sup> Hermine de P. Remerciements très-vifs pour votre lettre, c'est là le meilleur salaire qu'un écrivain puisse ambitionner.

*De ma Bretagne.* — Peut-être, madame, lirez-vous le compte rendu de ce livre avant que nous ayons pu vous en accuser réception : nous recevons beaucoup de livres au bureau, et vous avez oublié de nous dire le titre *du vôtre!* — Nous espérons que l'année 1869 vous donnera ample, sinon complète, satisfaction sur l'autre point.

*Qui travaille prie.* — 3 octobre 1868! Hélas, madame, nous n'avons ni une bonne excuse ni une bonne réponse à vous donner; aussi avons-nous doublement besoin de votre indulgence; y pouvons-nous compter?

*Un admirateur des poésies de M. Pehan-Piou-Lin.* — Le traducteur de ces charmantes poésies est bien loin, bien loin, si loin que nous ne savons pas où il est; peut-être est-il allé dans l'Empire du Milieu pour s'aboucher avec l'illustre Pehan-Piou-Lin, et obtenir de lui l'autorisation de traduire en notre langue l'œuvre complète du grand poète chinois. Nous allons donc chercher les traces de M. L. de L., et dès que nous les aurons découvertes, nous lui enverrons votre lettre, à laquelle il sera très-heureux de donner satisfaction. Veuillez seulement prendre un peu patience.

*M. R. M., à L. R.* — Quel que soit le mérite de cette œuvre, nous avons le regret de ne pouvoir la publier.

*Espérance et sympathie.* — La table des matières que nous donnons tous les ans, en décembre, répond précisément à ce que vous demandez, sauf toutefois l'ordre *alphabétique* dans chacune des grandes divisions; mais on a si vite parcouru l'une quelconque de ces divisions!

*Songeant au Pantinoscope.* — Vous êtes italienne, madame, et vous vous en vantez, cela ne nous étonne pas; nous ne sommes pas surpris non plus du peu de succès qu'a eu, auprès de vous, le Pantinoscope; vous en avez trouvé la vraie raison dans la différence qui existe entre l'esprit de nos deux nations: l'esprit français plus léger, l'esprit italien plus grave. — Ne craignez-vous pas qu'un fond gris perle ne détache pas assez les petites fleurettes qui seront en contact avec ce fond?

*M<sup>lle</sup> C. B.* — Faire entendre à toutes nos abonnées les premiers cris de votre lyre; encourager votre muse dans la voie difficile de la poésie; éloigner de votre route les écueils de la publicité: n'est-ce pas là un problème dont la solution est bien difficile aussi? Peut-être y parviendrons-nous en publiant ces quatre vers, qui sont comme le résumé et l'essence de toute la pièce:

Donnez au pauvre, enfants, car il est votre frère :  
Et souvent il n'a pas de pain.  
A celui qui demande au nom de la misère  
Ne fermez jamais votre main!

*Musica me juvat.* — Je voudrais bien, monsieur, que vous en pussiez dire autant de ma réponse; mais les conditions que vous nous proposez n'ont point été agréées; reste à nous excuser et à vous assurer qu'une réponse directe a dû vous être envoyée.

*M<sup>me</sup> H. B., à M.* — L'expérience ne nous a que trop appris à compatir à vos douleurs; quant à d'autres sujets s'adaptant au Pantinoscope, nous ne croyons pas qu'il en existe.

*Une abonnée depuis 1840.* — Nous aimons qu'on nous conseille, et, en dépit du poète, nous aimons aussi qu'on nous loue; ces deux satisfactions, nous les avons trouvées dans votre tout aimable lettre. Sur les louanges, nous n'insisterons pas, notre modestie s'y oppose, et, d'ailleurs, nous n'avons rien

trouvé à y redire. Pour les conseils, c'est autre chose : il nous semble que quelque éphémère que soit la mode, elle dure toujours autant qu'une lune, et vous nous reprochez tout au plus d'être en retard d'un quartier.

*En automne.* — Pour retenir une hirondelle qui s'appête à voler vers des climats plus doux, un poète lui parle de son nid menacé par les intempéries de l'hiver. L'hirondelle, pour consoler le poète répond,

« Mais quand sera passée cette saison amère,  
» Je reviendrai encor savourer sa douceur. »

Et le reverras-tu à la belle saison?

riposte en vain le poète; l'hirondelle s'enfuit à tire-d'aile; alors le poète, peu rancuneux lui crie :

« Tu fuis! Je t'aperçois perdue dans l'horizon.  
Adieu; la neige tombe. » Adieu, sois-moi fidèle,  
Et reviens au printemps habiter ma maison.

Pour ce qui est du sentiment, l'avantage est certainement du côté du poète; mais au point de vue des règles de la versification, le poète et l'hirondelle n'ont rien à se reprocher.

*Entre mes deux frères Hippocrate et Galien.* — Nous souhaitons pour votre tranquillité qu'ils fassent mentir le proverbe. — Dans la question des *bonnets*, celui des deux qui aura été de votre avis avait bien grandement raison. — Félicitations sur les progrès apportés par votre *faculté* à la manière de monter le Pantinoscope.

*M<sup>lle</sup> A. C., à Brest.* — Malgré tout notre désir de nous montrer reconnaissants, ou plutôt à cause de ce très-vif désir, nous avons le regret très-vif aussi de ne plus pouvoir vous envoyer les pièces manquant à votre lanterne : elle est complètement épuisée. — Le prix du Pantinoscope est de 1 franc 80. — Si la fable, *l'Enfant et le Maître d'école* ne nous retenait, comme nous vous dirions : Pourquoi n'avez-vous pas réclamé plus tôt, ainsi que nous ne cessons de le demander?

*M<sup>me</sup> P., à G.* — Vous, madame, bien que beaucoup moins tardive, votre réclamation l'est encore trop; aussi nous vous demanderons la permission de ne pas vous envoyer le numéro d'avril réclamé dans les derniers jours d'octobre.

*M<sup>lle</sup> B. D.* — C'est désolant! J'ai sous les yeux votre seconde lettre, et je ne puis retrouver la première; vous avez omis de répéter votre demande, donc je ne puis que vous exprimer que mes regrets, & ce n'est pas là la satisfaction que vous désiriez. — N'ayant pas votre première lettre sous les yeux, je ne puis deviner pourquoi vous nous renvoyez au mois de Mai.

*M<sup>me</sup> C. R., à B.* — Serons-nous plus heureux cette année, madame, et trouverez-vous que les changements apportés au journal en 1869 sont de véritables améliorations? J'espère au moins que vous ne tarderez pas à reconnaître que nos gravures de modes ont à la fois grandi en taille et en sagesse.

*M<sup>lle</sup> M. T., à Lyon.* — Pour toute adresse, vous nous donnez une signature fort difficile à déchiffrer; nous avons consulté des experts en écriture, absolument comme pour un procès au criminel, et nous croyons avoir trouvé le vrai nom. Que nous nous soyons trompés, le journal ne vous parviendra pas, et, dans une quinzaine, plus ou moins, nous recevrons une lettre fulminante dans laquelle vous aurez soin cependant de nous donner une adresse complète : le nom, la rue, le numéro, la ville, parfaitement lisibles, peut-être même la signature aussi, & vous nous direz que vous ne *comprenez pas* que votre journal ne vous soit pas parvenu. Si, par bonheur, ce numéro vous tombe sous les yeux, nous espérons que vous le comprendrez.

*Rêvant un délicieux chapeau.* — Ce rêve pourra se changer en une charmante réalité, si vous vous adressez boulevard des Capucines, à M<sup>me</sup> Bérange, dont nous recommandons si souvent les toilettes et les modes dans notre *Petit Courrier des Dames*. Quant à l'autre demande, recevez & nos excuses & nos regrets. Oui, pour la musique. Bientôt, pour le reste.



la famille une occupation agréable autant qu'utile et une grande économie. En outre, un texte explicatif comme pour les numéros précédents.

Quand il y aura un cinquième samedi dans le mois, cette cinquième livraison sera composée comme les trois précédentes, au point de vue de la plus grande utilité pratique.

Cette édition satisfera, nous l'espérons, les plus difficiles, et résumera en elle toutes les qualités d'un journal à la fois instructif, littéraire et surtout utile, il s'adressera aussi bien aux jeunes filles qu'aux femmes mariées; ce sera en un mot le journal de la famille.

Le prix de cette édition est, pour l'année, de :

28 francs pour Paris, — 32 francs pour les Départements.

Les abonnements pourront se faire pour 3 mois, au prix de :

7 fr. 50 cent. Paris; — 8 fr. 50 cent. Départements.

Le *Journal des Demoiselles* sera donc ainsi divisé :

	Paris.	Départ.
<b>Édition mensuelle</b> ordinaire. ( <i>couv. chamois</i> )	10 fr.	— 12 fr.
<b>Édition bi-mensuelle</b> , avec gravures et texte,		
<i>couv. bleue</i> .....	16	— 18
id. id. avec patrons, <i>couv. violette</i> .	15	— 18
id. id. avec gravures, texte et patrons, <i>couv. verte</i> ....	20	— 24
<b>Édition hebdomadaire</b> , <i>couv. orange</i> .....	28	— 32

Nous terminerons en faisant remarquer aux abonnées qui sont restées fidèles à leur édition mensuelle, que nous ne les avons pas négligées, et que les nouvelles éditions ne nous ont pas empêchés d'apporter à leur édition toutes les améliorations que nous avons crues possibles.

C'est ainsi (comme elles pourront le voir dans ce numéro de décembre) que nous avons résolu de donner nos modèles de broderie sous une forme plus commode, et que nous avons augmenté le nombre de nos planches de patrons. (*Voir à la correspondance.*)

NOTA. — Celles de nos abonnées qui voudront faire l'essai de notre édition hebdomadaire pourront la recevoir pendant trois mois, en nous envoyant 8 fr. 50 (pour les départements). A l'expiration du premier trimestre, il leur sera loisible de revenir, pour le reste de l'année, à leur ancienne édition — quelle qu'elle soit — en nous envoyant les  $\frac{3}{4}$  du prix de cette édition.



## TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DU 1<sup>er</sup> JANVIER

	Pages
<b>INSTRUCTION</b> — Madame de Sévigné et ses émules, par M <sup>lle</sup> APHÉLIE URBAIN.....	1
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> — Manuel pratique pour l'éducation des jeunes filles, par M. l'abbé NOUWEN.....	4
— — La Sibérie, par M. DE LANOYE.....	5
<b>ÉDUCATION</b> — La Mère, par M <sup>me</sup> M. BOURDON.....	6
— — La Légende de l'Ange gardien, par M <sup>me</sup> la Comtesse DE MIRABEAU.....	9
— — La Famille Reydel, par M <sup>me</sup> M. BOURDON.....	16
— — Autres temps, autres mœurs, par M. VICTOR BASTON.....	20
<b>POESIE</b> — La Chercheuse de muguets, par M. ANDRÉ THEURIET.....	22
<b>REVUE MUSICALE</b> — par M <sup>lle</sup> MARIE LASSAVEUR.....	23
<b>ECONOMIE DOMESTIQUE</b> .....	25
<b>CORRESPONDANCE</b> .....	25
<b>MODES</b> .....	29
<b>LOGOGRIPIE. — MOSAÏQUE. — REBUS</b> .....	32

**Une Gravure de Modes et une de Travestissements. — Deux Tapisseries coloriées : Une bande pour ameublements et 12 modèles pour pantoufles. — Un Calendrier porte-lettres. — Une imitation d'aquarelle. — Une planche de broderies et petits travaux. — Une double planche de patrons.**

**Nous ne répondons que des Abonnements qui nous sont demandés directement**

Il ne sera fait droit à aucune réclamation nous parvenant après le 20 du mois pour Paris, et le 25 pour les Abonnements servis par la poste, et qui ne serait pas accompagnée du numéro d'ordre.

**Le JOURNAL DES DEMOISELLES se charge de toute espèce de Commissions, pourvu que ces Commissions soient d'une valeur d'au moins 20 fr. — (excepté pour les achats de librairie, pour lesquels le prix des achats peut être inférieur à 20 fr.). — Toilettes, Confections, Étoffes d'Ameublement, Livres, Gravures, Musique...., Articles de Paris, etc., etc. — Envoyer un Mandat sur la Poste.**

### EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

Petit bouquet de roses..... » 50	Pantinoscope et 12 sujets..... 2 40	Bande algérienne (tapisserie).. » 50
Grand bouquet, pavots et camélias..... » 75	Saint-Malo (imit. d'aquarelle).. » 50	Petit Manuel..... 1 »
Pouff héraldique (tapisserie)... 1 »	Chenonceaux (imit. d'aquar.).. » 50	Descente de lit cachemire (tapisserie)..... » 50
Prie-Dieu, 2 morceaux (tapiss.) 1 50	Hirondelles (décalcomanie)... » 25	Jardinière (cartonnage)..... » 50
Vide-poche, 2 morceaux (cart.) » 50	Coffret gothique, 2 morc. (cart.) 1 50	Chaise genre Louis XIII (tapis.) » 50
Porte-Montre (modèle gaufré).. » 25	Dessus de tabouret (tapisserie) » 50	Pelote (avec appliques en cachemire)..... » 50
Abat-jour, feuille de vigne... » 25	Mouton camaïeu, gris sur fond bleu (tapisserie)..... » 50	Bande pour ameublem. tapis.. » 50
— incendie..... » 75	Chalet, 13 morceaux (carton.) 1 »	Paysanne italienne (tapisserie) » 50
— illumin. du 15 août.. » 75	Porte-cigare, rouge et or sur fond gris..... » 25	Coucou (cartonnage)... » 1 »
Pantoufle violette (tapisserie).. » 50	Pouff égyptien (tapisserie)..... » 50	Pantoufle, estampée rouge et or » 50
— lilas (tapisserie)... » 50	— à quatre couleurs..... » 50	Dessous de lampe, fleurs bleues » 25
Nid d'oiseaux (imitation d'aquarelle)..... » 50	— indien (tapisserie)..... » 50	Pochette à ouvrage..... » 25
Jeune Bergère..... » 1	Pelote amarante et or..... » 25	Vide-poche, estampé..... » 25
Mosquée de Brousse (im. d'aq.) » 50	Lambrequin, feuille de vigne. » 50	Pantoufle, estampée noire et bleue..... » 50
Le Petit Poucet. — Chacun son tour. — Combien pour un. — La Tentation (imit. d'aquar.) » 25	Pouff cachemire (tapisserie)... » 75	Petit vide-poche avec fleurs... » 25
	Guirlande de fleurs pour écran (tapisserie)..... 1 »	Lambrequin rose sur fond bleu. » 50

# LA POUPEE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

*Paraissant le 15 de chaque mois, à partir du 15 Novembre.*

**Prix : 6 francs par an pour Paris; — 7 fr. 50 c. pour les Départements**

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur du Journal des Demoiselles

Paris. — Typ. MORRIS et C<sup>ie</sup>, rue Amelot, 64.